

UNIVERSITÉ DE PARIS — FACULTÉ DES LETTRES

LES DERNIÈRES CORRECTIONS
DE
AU DESSUS DES FORCES (I)

d'après le manuscrit de Björnstjerne Björnson
avec une Introduction

THÈSE COMPLÉMENTAIRE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES
PRÉSENTÉE ET SOUTENUE DEVANT LA FACULTÉ DES LETTRES
DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

J. LESCOFFIER

Agrégé de l'Université

PARIS
LES PRESSES MODERNES
45, RUE DE MAUBEUGE (IX^e)

—
1932

**Les dernières corrections de
AU DESSUS DES FORCES (I)**



Digitized by the Internet Archive
in 2026

UNIVERSITÉ DE PARIS — FACULTÉ DES LETTRES

LES DERNIÈRES CORRECTIONS
DE
AU DESSUS DES FORCES (I)

d'après le manuscrit de Björnstjerne Björnson
avec une Introduction

THÈSE COMPLÉMENTAIRE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES
PRÉSENTÉE ET SOUTENUE DEVANT LA FACULTÉ DES LETTRES
DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

J. LESCOFFIER

Agrégé de l'Université

PARIS
LES PRESSES MODERNES
45, RUE DE MAUBEUGE (IX^e)

1932



INTRODUCTION

De la masse puissante des œuvres que Björnson a accumulées au cours de cinquante années, — ajoutant *Sigurd Slembe* aux *Contes* et aux exquis *Poèmes*, *Une Faillite* à *Arnljot Gelline*, *Les Voies de Dieu* à *On pavoise*, passant de la thèse de *Un Gant* au comique d'*Amour et Géographie* et à la merveille de ses soixante-six ans, *Paul Lange et Tora Parsberg*, — un drame se dégage, le plus haut de ces sommets et le plus pur, *Au-dessus des forces humaines* (1^{re} partie). Négligés ou presque à leur apparition en 1883, ces deux actes insolites ne sont joués à Copenhague et à Oslo que seize ans plus tard. Mais ils révèlent peu à peu leur incomparable vertu. Ils gagnent les scènes d'Europe et font sortir le nom de Björnson d'une pénombre injuste. Les critiques les plus rebelles au génie du poète approuvent ces mots de G. Brandes qu'on ne cesse de citer et qu'il confirmait devant nous : « Björnson n'a jamais rien écrit de mieux. Ibsen non plus »¹. Vainqueur du temps, le drame garde une beauté intacte. Il grandit même et prend place désormais parmi les chefs d'œuvre de la littérature dramatique à travers les siècles.

Nous avons exposé ailleurs les origines et le sens du drame². Au cours de l'évolution religieuse de Björnson, nous avons signalé le moment où, creusant un sujet, il en découvre un autre qui sera « la grande idée de sa vie » ; celui de l'excès, de la « démesure », — « over aevne ». Trouvaille d'une richesse

(1) *Samlede Skrifter*, III, 408.

(2) *Thèse principale*, chap. X.

extrême. Ce thème plonge au plus profond de sa vie spirituelle; il répond à ses instincts les plus forts; il profite d'une très vaste expérience. Bientôt ce n'est plus un drame, mais un cycle de drames qui s'annonce.

Une très heureuse circonstance nous a fait connaître la minute émouvante où le chef-d'œuvre prend sa forme définitive³. Le manuscrit du drame, qu'on n'a pas encore étudié, nous réservait une surprise. Outre l'ultime travail de la mise au point et du style, il contient l'avant-dernier état des scènes par lesquelles débute le second acte et même une scène inconnue. On trouvera donc ici, pour la première fois, le détail de ces corrections et les endroits supprimés ou transformés par le poète. Sur la question du miracle, sur la technique dramatique de Björnson et la discipline d'où naît une beauté classique, enfin sur la délicate question du style, ces passages apportent des enseignements que nous essayons d'exposer. La perfection de l'œuvre a des secrets qu'il n'est pas impossible d'entrevoir.

(3) Nous le devons à l'extrême bienveillance de Madame Dagny Sautreau-Björnson, fille du poète, qui nous a permis d'étudier le précieux manuscrit.

I. **La question du miracle.** — Un épisode « miraculeux ». — Comment se pose la question du miracle. — Rasmus Nielsen et la « réalité spirituelle » du miracle. — Evolution de Björnson, — *Vis Knut*. — Positivismisme, critique biblique et science. — L'épisode supprimé. — Un aspect du drame.

Au-dessus des forces (I) est la tragédie du miracle. Le pasteur Sang ne croit rien d'impossible à sa foi. Mais le désespoir de ce « prêtre aux miracles » est de ne pouvoir guérir sa femme, Klara, qui est paralysée. Un jour qu'il se sent plus près de Dieu, il prie avec une ferveur telle que sa femme se lève et marche, — pour retomber morte. Du même coup, Sang, précipité de son illusion, meurt de son premier doute.

Sang avait voulu entraîner au miracle ses enfants, Elias et Rakel. Ils résistaient dans le doute et l'effroi. Et pourtant le vertige de la folie paternelle les trouble. Il gagne un groupe de prêtres, puis toute une foule, soulevée un instant d'un espoir immense. Mais Sang et Klara succombent et le ciel entr'ouvert se referme. Ils ont voulu dépasser la nature humaine. prendre le ciel d'assaut et vivre, par le miracle, « au-dessus des forces ».

Dans ce drame, le miracle apparaît deux fois au dénouement, comme on a vu, et à la fin du premier acte; Klara, qui ne pouvait dormir depuis des mois, s'endort pendant que Sang prie pour elle dans l'église. L'avalanche, qui survient à ce mo-

ment avec un bruit épouvantable, ne la réveille pas. Sang est sauvé et elle repose comme une enfant.

Or Björnson avait imaginé un autre épisode significatif. Au début du second acte, quand la nouvelle de l'avalanche s'est répandue et que la foule accourt, quelques jeunes ouvriers viennent offrir à Sang une croix qu'ils ont fabriquée pour la Mission, « une croix qui resplendit quand le soleil l'éclaire ». On devine à quoi pourra servir cet « accessoire » : évidemment, à démontrer, c'est-à-dire à nier le miracle.

Si nette que soit l'intention de Björnson, on ne la comprendra bien que si on jette un coup d'œil en arrière. Car ceci est l'aboutissement d'une assez longue évolution.

* *

Elle commence sans doute en 1868, au cours du séjour que Björnson fit au Danemark ⁴. Il y connut fort bien et fréquenta souvent le philosophe Rasmus Nielsen, le Victor Cousin danois, éclectique notoire, dont le dualisme avait alors grand succès. Dans le débat sur la foi et la science auquel son nom reste attaché, R. Nielsen s'évertue « à sauver la foi des griffes des savants » ⁵. Et pour sauver la foi, il se propose de sauver le miracle. La chose n'était pas aisée, surtout pour un homme qui professait une sincère admiration pour la science et ses méthodes. Il crut y réussir en affirmant que « le concept de miracle est un concept de foi, qui ne peut jamais devenir concept scientifique » ⁶. Il renonce aux miracles de la Bible, livre populaire comme l'Iliade et l'Odyssée, qui s'exprime populairement, en images et en mythes; il abandonne à la science la matérialité du miracle et réserve sa « réalité spirituelle », — « aandsvir-

(4) Voir *Thèse principale*, I, 2.

(5) *Om Hindringer og Betingelser for det aandelige Liv i Norden*, p. 89.

(6) *Ibid.*, 103.

kelighed ». Contestable ou absurde pour le savant, le miracle vit dans et par l'esprit du croyant :

...comme croyant, dit un de ses critiques, il croyait que Dieu, après le déluge, avait mis l'arc en ciel aux cieux; — et comme homme de science il savait que l'arc en ciel n'était qu'une illusion d'optique; mais il n'en pensait pas moins qu'il pouvait unir en lui foi et science⁷.

Il ne saurait être question de résumer ici des polémiques philosophico-religieuses qui durèrent plusieurs années. Elles sont à l'honneur de ce Danemark où Björnson a tant appris. Des philosophes comme le spinoziste Bröchner donnent au débat une haute portée. Brillant élève de Taine, G. Brandes porte un coup redoutable à R. Nielsen par son essai sur « Le Dualisme dans notre philosophie contemporaine » (1866). Björnson est assez au courant des discussions, assez excité par un disciple de R. Nielsen pour qu'on le voie critiquer jusque dans les journaux l'irrégiosité de Brandes. Et s'il avait été indifférent aux événements de Copenhague, il n'eût pu ignorer qu'au même moment (hiver 1867-1868) R. Nielsen exposait avec succès ses idées à Kristiana; aussitôt, ces conférences étaient réunies en un volume très clair, que Björnson a lu. La question du miracle y a sa place⁸.

Quand on cherche à y voir clair, on discerne à peu près ceci. D'abord, elle est un épisode de la grande campagne scientifique et positiviste engagée un peu partout en Europe et qui gagne à présent le Danemark. Un des champs de bataille était l'esprit même de R. Nielsen. Comme lui, Björnson est au carrefour des influences. En lui dominant la foi, l'idéalisme et l'enthousiasme. Mais il accueille la science « que les croyants mutilent pour l'accommoder à la foi, sans lui faire d'ailleurs aucun dommage »⁹. — Allons plus loin. En R. Nielsen, qui fut d'abord théologien, en Björnson, si ouvert aux influences

(7) A. C. Larsen : *Gennem mange Aar*, p. 9.

(8) P. 79 et suiv. et *Efterskrift*.

(9) Björnson : *Grotid*, II, 395-396.

religieuses, il est impossible de ne pas retrouver des échos de la théologie allemande au 19^e siècle et de ses conflits. R. Nielsen devait-il quelque chose au dualisme absolu de Ritschl ? On nous affirme qu'il s'intéressait aux thèses du théologien Nitzsch¹⁰. Ce qui est certain, c'est que l'école de Schleiermacher réduit le miracle à sa plus simple expression¹¹; Strauss le nie, on sait avec quel éclat; sa *Vie de Jésus* est traitée par R. Nielsen comme un livre d'actualité, au même titre que celle de Renan, traduite de bonne heure au Danemark (1864). Avec eux, la foi au surnaturel est attaquée à son origine même. Björnson n'a pu ignorer cet aspect de la question.

Est-il interdit de lui trouver aussi un aspect purement protestant ? S'il est vrai que le protestantisme, en son principe, révèle un puissant subjectivisme, on s'expliquera mieux que R. Nielsen, pour sauver le miracle, en ait affirmé « la réalité spirituelle ». L'expérience individuelle devient toute la réalité de la foi. Affirmation qui n'est pas pour déplaire à l'ennemi de l'orthodoxie et de la scolastique religieuse qu'est Björnson. Les circonstances, le choc des idées dans le Nord, les dispositions personnelles du poète vont aider ou contrarier ces tendances au sujet du miracle. — Mais revenons d'abord à R. Nielsen.

Aux dernières pages de son livre, Björnson lut une bien curieuse discussion. Le « petit prophète » de l'orthodoxie norvégienne, le professeur Caspari en personne, avait répondu à R. Nielsen : le miracle de la résurrection, par exemple, n'appartenait-il pas à la réalité objective de l'histoire ?

Sur cette réalité objective repose notre salut; sans elle nous serions et resterions éternellement dans le péché... Mais les objections de la science ?... Je suis moi-même, par la grâce de Dieu, un savant; mais je dois avouer qu'elles n'ont jamais troublé mon sommeil une seule nuit... J'affirme la vérité historique des miracles et avant tout de la résurrection. S'il y a un fait qui est prouvé suffisamment, je dirai même surabondamment prouvé, c'est la résurrection du Christ; si elle ne doit

(10) D'après le professeur P. V. Rubow.

(11) F. Lichtenberger : *Histoire des idées religieuses en Allemagne*, III, 13.

pas être appelée historique, nous pouvons effacer tout ce qui s'appelle histoire¹².

A cette profession de foi, R. Nielsen oppose ces paroles vigoureuses :

...exiger un miracle pour asseoir sa foi sur un témoignage extérieur et qui n'est que tel, c'est crime contre l'esprit, c'est *tenter Dieu*¹³. Tenter l'impossible pour la foi, et, au milieu du péril, se fier à l'aide miraculeuse de Dieu, ce n'est pas, (contrairement à ce que font entendre parfois aux fidèles des prédicateurs sans force, louant la sagesse divine), non ce n'est pas tenter Dieu; mais exiger des miracles ayant une réalité historique, si accusée que le salut puisse être fondé sur une certitude immédiate de tous les détails historiques de ce fait historique. — parce qu'on s'imagine que sans cette réalité objective, nous serons et resterons dans le péché, — cela, c'est tenter Dieu!¹⁴.

On n'a jamais cité ce passage, mais quiconque a lu *Au-dessus des forces* s'arrête ici stupéfait : voilà, formulé dès 1858, par l'ami de Björnson, dans un livre que le poète a lu et que les propos du philosophe ont commenté vingt fois, le thème du drame fameux ! Bâtir la foi sur le miracle, c'est aller à la catastrophe.

*

Et pourtant, le drame n'est né que dix ans plus tard. D'autres problèmes, en 1868, intéressaient Björnson davantage. Il reviendra à celui-ci par un long détour, à mesure que les doutes religieux se feront plus pressants, que l'édifice de sa foi d'enfant sera menacé par les résultats de la science et de la critique biblique. Alors, de ses propres recherches, naîtra la découverte.

Néanmoins, il reste attentif. Pouvait-il en être autrement

(12) *Om Hindringer, etc., Efterskrift*, p. 298.

(13) Souligné par R. Nielsen.

(14) *Om Hindringer, etc.,* p. 309.

quand se développait, en Norvège un peu et surtout au Danemark la campagne positiviste menée par G. Brandes ? Björnson appartient encore ou croit appartenir au groupe populaire et national qui s'abrite sous la bannière du Luther danois, Grundtvig. Mais ces pieuses gens, trop fermés aux problèmes du temps, ne peuvent écarter celui du miracle. Derrière les phénomènes physiques, ils veulent maintenir un principe intelligent. Si le Christ marche sur les eaux, dit l'un d'eux, c'est que le Tout Puissant peut avoir en lui un principe qui l'emporte sur la pesanteur. Leur maigre revue, *Nordisk Maanedsskrift*, accueille de nombreux articles sur la thèse de R. Nielsen ¹⁵. On les négligerait volontiers si Björnson lui-même n'avait pris part à la discussion pour défendre le philosophe, dont le libéralisme sentait le fagot ¹⁶.

Est-ce miracle ou image que la création du monde, que le passage de la Mer Rouge ? « Je crois à Jésus,... mais on ne me fera pas croire que les arbres du Paradis sont des arbres comme ceux que nous voyons » ¹⁷.

Jusqu'où va Björnson dans cette voie ? Il ne peut le fixer lui-même. Les limites de la foi sont mouvantes. Le seul conseil qu'on puisse donner « aux croyants et surtout aux prêtres, c'est d'être prudents ». Qu'est-ce à dire sinon que, réservant le mystère de la création et de la vie, Björnson commence à éliminer comme inutile, confuse et dangereuse, la croyance au miracle ?

*

Il serait trop long de suivre pas à pas son évolution, ou même de relever d'apparentes contradictions : tantôt, il semble être déjà un pur positiviste, tantôt, il déclare (automne 1876)

(15) 1872, I, p. 34 et suiv., 431 et suiv., II, p. 226 et suiv., 377 et suiv.

(16) Ibid., 1873, p. 467 et suiv.

(17) Ibid., 1872, II, p. 472, 474.

que l'église « fait toujours des miracles chez les individus, et par suite dans la foule des hommes »¹⁸. Ce travail intérieur est éclairé par l'opuscule qu'il publie en 1877. C'est l'histoire d'un paysan thaumaturge, *Vis-Knut*. Elle est d'une assez grande importance pour le drame.

Quelqu'un l'avait contée avant Björnson¹⁹. Si on veut avoir quelque idée de la Norvège religieuse au début du 19^e siècle, qu'on lise cet étrange récit; presque tout y est : le mysticisme populaire et l'incrédulité des prêtres, l'éveil du piétisme, la méfiance des fonctionnaires à l'égard ce paysan épileptique, les soldats du roi venant arrêter Knut qui chante ses psaumes et multiplie les miracles... On y descend dans les profondeurs de ce moyen-âge norvégien que Björnson et Ibsen ont eu tant de peine à assainir.

Björnson écarte l'histoire et ne retient que le cas psychologique. Une lettre à G. Brandes l'expose en ces termes :

...Je viens de finir une biographie de Vis-Knut. Il est mort ici, l'an dernier, à près de quatre-vingts ans; naguère, on le considérait comme un prophète, et de tout temps, comme un homme à miracles. Il avait aussi beaucoup de préjugés et d'illusions; mais il était parfaitement sincère, gai, d'une piété naïve, content de sa pauvreté, sans trace de vanité, de critique ou de pose. Une merveille de bon et brave homme.

Mais cet homme, qui était atteint d'épilepsie, pouvait guérir par l'imposition des mains; il avait lui-même une convulsion quand il arrivait à l'endroit malade; il pouvait dire exactement à quel endroit on pouvait trouver de l'eau dans un domaine qu'il n'avait jamais vu, (et sur le terrain, en passant le dos de la main sur le sol, il pouvait dire où l'eau coulait); il pouvait dire où se trouvaient des personnes absentes et ce qu'elles faisaient; il ne pouvait supporter le contact des métaux, qui lui donnaient des convulsions; il devinait quand des gens venaient le voir, etc., etc., etc. Bref, un phénomène magnétique de grand style, où les observations sont exactes et l'homme parfaitement sincère. Il ne se faisait jamais payer et n'a jamais reçu d'honneurs, car il habitait à l'écart et ne pouvait guère fréquenter d'autres personnes. Mais il vivait dans le peuple comme une grande et muette bénédiction²⁰.

(18) Cité par H. Koht : Introduction aux lettres de Björnson, *Brytningsaar*, I, LXXI.

(19) J. Skar : *Visknut*, Hamar, 1876.

(20) *Brytningsaar*, II, 223.

Désormais, la pensée de Björnson commence à être fort nette : il n'est plus question d'opposer une barrière à la science et de se retrancher derrière la « réalité spirituelle » du miracle. En s'adressant au grand-maître de l'incrédulité nordique, Björnson parle en homme fêru de science : « tous les traits que je rapporte sont certifiés par témoin; l'homme lui-même est décrit dans ses erreurs comme dans sa droiture, sans l'ombre d'interprétation; ce sont des documents intacts » ²¹. — Ajoutons qu'à travers Vis-Knut, ce sont les miracles des religions, des Evangiles en particulier, qui sont visés, et condamnés.

Or il est bien curieux de constater que les contemporains de Björnson s'y sont plus d'une fois trompés. Ce petit récit, — fait de main de maître et sur un sujet propre à frapper les imaginations, — a eu un grand succès; les éditions se sont multipliées, dans les pays scandinaves comme en Amérique. Sans scandaliser, Björnson a pu le raconter à l'école supérieure populaire de Sagatun, et on sait la piété de ces asiles grundtvigiens. On y a presque vu un conte édifiant; un éditeur suédois a même cru bon de faire des réserves sur « le point de vue arriéré » de l'auteur, ce qui a amené une protestation de Björnson ²².

Le malentendu s'explique sans peine. L'origine en est le vif attrait de Björnson pour les cas mystérieux de ce genre; on a vu une approbation tacite du miracle, là où il y avait surtout une curiosité de psychologue. Elle était de vieille date. Un témoin de sa jeunesse dit que Björnson étudiant se plaisait à raconter l'histoire d'un pasteur « voyant » ²³. Dans le drame du *Roi*, le poète fait mourir Clara, la fiancée du prince, à l'apparition de son père absent; elle aussi voit les êtres et les événements à distance. Il va jusqu'à trouver un historien « grossier » parce qu'il ne croit pas aux miracles; et il ajoute

(21) Ibid.

(22) *Vis-Knut. Lefnadstekning*, etc. Örebro, Allehanda förlag, 1878. Voir : *Efterord et Gensvar*.

(23) J. E. Sars : *Samlede Vaerker*, IV, 249.

ces mots qui donnent le secret de son attitude : « c'est pour moi la chose la plus naturelle du monde qu'il y ait des lois que nous ne connaissons pas et qui chaque jour exercent leurs effets parmi nous » ²⁴.

Désormais il n'a plus, la chose est certaine, cette méfiance envers la raison qu'il a souvent affichée, par réaction contre l'esprit critique de la bourgeoisie. Mais le positivisme lui semble encore quelque peu sec et étroit, sans doute parce que les positivistes qu'il connaît manquent de courage ou de maturité ²⁵. Il ne peut renoncer à croire à une providence. Il est à un de ces stades de transition qui ont été nombreux chez lui, où les contraires se mêlent en un dernier remous :

...je ne comprends pas, dit-il encore à Brandes, qu'il ne puisse pas y avoir d'autres lois que celles que nous voyons, des lois plus spirituelles, en rapport aussi direct avec nos forces, notre volonté, que les nerfs, ou mieux : l'éther, mais auxquelles un individu particulier, à un moment particulier, peut être soumis, les moments ordinaires n'offrant pas de prise à cette action ²⁶.

Mouvement très björnsonien. Car les tendances opposées se croisent sans cesse en lui. Son amour universel de la vie voudrait tout pénétrer, ne rien sacrifier. Peu à peu il renoncera à réintroduire dans le monde, sous le couvert de la providence, une causalité d'exception. Il chassera le spectre du miracle qui se glisse encore dans ces lignes.

« Il y a bien des années, écrit-il vers la fin de sa vie, je suivais avidement tous les faits de ce genre... Mais on ne peut jamais y voir clair, et j'y ai renoncé » ²⁷.

*

(24) A. Fosvold : *Österdöler og andre*, I, 203.

(25) *Brytningsaar*, II, 248.

(26) *Ibid.*, 237-238.

(27) Archives Björnson, Bibl. de l'Université, Oslo. Lettre à Baetzmann du 4-VIII-1907.

Minées de tous côtés, au cours de la crise religieuse qui s'achève en 1877-1878, la foi au miracle et la possibilité même du miracle subjectif disparaissent pour toujours.

Un tour d'esprit positiviste l'emporte désormais chez Björnson. L'exemple de sainteté laïque que donnait Stuart Mill y est pour quelque chose²⁸. Taine fait sa conquête et un temps vient où il le recommande à tout venant²⁹. En Norvège, au Danemark, la doctrine gagne du terrain; l'exemple du grand historien de la Norvège, J. E. Sars, montre quel chef-d'œuvre la méthode rend possible. Un voyage à l'exposition universelle de Paris, en 1878, confirme ces dispositions et fait voir à Björnson chez les guides de la pensée moderne la soumission au réel et à la science, la crainte de l'aventure.

Que cet enseignement prît fortement possession de sa pensée, on en a la preuve dans ses écrits. Le plus frappant à cet égard est un conte admirable intitulé *Poussière* (1882). Il y songeait depuis quelque temps; mais le récit qu'il avait conçu dans un sens très « chrétien » est devenu une sévère critique des rêves religieux.

L'histoire des religions que Björnson étudie passionnément l'amène aux mêmes résultats. La foi chrétienne est emprisonnée, à son origine, dans de vieilles légendes³⁰, puis dans le rêve gréco-oriental du Logos-Messie. Quiconque prend à la lettre la bible et le dogme perd contact avec la réalité. C'est souvent le cas des âmes les plus belles, des croyants les plus ardents. Les autres « trichent, ou se dérobent »³¹.

Au nombre des grandes âmes dévoyées par le romantisme religieux Björnson rangeait depuis longtemps Kierkegaard, dont il a toujours condamné « l'ivresse de logique » et « la fureur d'enthousiasme » qu'il déteste dans *Brand*³². Son trop proche voisin de Gausdal, Chr. Bruun, le choque pour les mêmes

(28) Björnson : *Artikler og Taler*, I, 426-427.

(29) *Brytningsaar*, II, 219, 247.

(30) *Samlede Digte*, II, 141.

(31) *Oplandenes Avis*, 1879, N° 109.

(32) *Grotid*, II, 192.

raisons. « Le pire mal que nous puissions nous faire les uns aux autres, comme réformateurs et prédicateurs, c'est de nous exciter sans cesse à l'impossible, en l'appelant perfection ³³, c'est de prêcher, comme Bruun, « des idéaux impossibles » ³⁴.

Ainsi, le thème religieux prend, dès le début, une place centrale dans le sujet qui est devenu *Au-dessus des forces*. « C'est dans le domaine religieux, dit Björnson, que la libération doit commencer... Là est le berceau de l'esclavage... C'est là que la vérité est brisée dès l'enfance ³⁵. Il le redit à Chr. Collin : « plus je travaillais à ce plan, plus j'acquerrais la certitude que la raison profonde d'une vie au-dessus de nos moyens venait de notre éducation religieuse » ³⁶.

La principale source de la « démesure » est donc la religion. Le salut sera de renoncer au miracle sous toutes ses formes, qu'il s'agisse de la révélation et de la croyance à un peuple élu, ou du miracle au sens restreint du mot. Après son voyage en Amérique, Björnson fait même traduire et présenter l'étude d'un certain Charles B. Waite sur les miracles du Nouveau Testament ³⁷. L'auteur, ramenant au milieu du second siècle après J.-C. la date des évangiles, déclare apocryphes les miracles du Christ et sa résurrection; il décrit l'époque troublée où ils sont nés et trace un portrait d'Apollonius de Tyane qui est comme un premier crayon d'Adolf Sang, le prêtre aux miracles de *Au-dessus des forces*. Il était bon, pieux, séduisant; « rien d'étonnant, par suite, que les miracles aient fleuri sur son histoire » ³⁸.

Mieux que l'histoire, la science montre à Björnson comment naît le miracle et quelle tragique erreur ce serait de voir une intervention divine dans des actes qui ne sont pas le privilège d'une religion; des incrédules peuvent les provoquer, on les observe chaque jour dans les cliniques. C'est à Paris, où il ve-

(33) *Dagbladet*, 27-II-1884.

(34) Lettre inédite à S. A. Hedlund, 1881.

(35) *Brytningsaar*, II, 214.

(36) Lettre inédite, I-IV-1899.

(37) *Hvorfra stammer miraklerne i det ny testamente?*

(38) *Ibid*, p. 39.

naît d'arriver (1882), qu'il achève de se faire une conviction. Grand lecteur, il trouve les *Etudes cliniques sur l'hystéro-épilepsie ou grande hystérie*, du D^r Richer, et les fameuses leçons de Charcot sur les maladies du système nerveux³⁹. La douzième leçon, sur la contracture hystérique, dut faire sur Björnson, une impression profonde; le cas de l'héroïne, Klara Sang, y est décrit et commenté avec une éblouissante clarté. « Pronostic, dit le résumé : soudaineté de la guérison dans quelques cas. Interprétation scientifique de certains cas réputés miraculeux ». Une gravure présente un cas de contracture; l'étude suit. « Qu'advient-il de ces malades ?... On ne peut rien préjuger à cet égard. En tout cas, si la guérison a lieu, elle pourra être soudaine ». Charcot commentait ces cas dans les termes suivants :

...une femme sera restée confinée au lit pendant plusieurs mois, tout à fait incapable de se servir de ses membres inférieurs; le médecin aura abandonné tout espoir de lui être secourable, lorsque, tout à coup, sous l'influence d'une cause morale puissante, on la verra sortir de son lit, non longer the victim of nerves, but the vanquisher, comme dit Thomas Carlyle, et se mettre à marcher tout aussi bien que si elle n'eût jamais été atteinte de paraplégie⁴⁰.

On dirait que Björnson, dans le « miracle » de Klara qui s'endort, puis se lève à l'appel de Sang, ait voulu suivre Charcot pas à pas. Puis, comme si les lignes précédentes n'eussent pas été assez claires, Charcot ajoutait : « il faut bien connaître la possibilité de ces guérisons qui, aujourd'hui encore, font crier au miracle, mais dont les charlatans seuls se font gloire ». Et il citait « le vénérable M. Littré »⁴¹.

Björnson a eu la précaution, — certains ont dit la naïveté, — de signaler au lecteur les deux ouvrages de Charcot et de Richter :

(39) *Leçons sur le système nerveux*, faites par J.-M. Charcot, 3^e éd., 2 vol., Paris 1881.

(40) *Ibid.*, p. 357.

(41) *Ibid.*, 358.

...les deux ouvrages auxquels je renvoie exposent certaines conséquences de l'hystérie. J'ai mis à profit (ces explications) pour décrire la maladie et l'état de Mme Sang, en particulier ses rapports avec son mari, à la volonté duquel elle est soumise (même quand son intelligence proteste), chaque fois qu'il l'a décidé. Sur ce point, je suis en complet accord avec les observations des savants sur la vie nerveuse ⁴².

Gardons-nous de penser que le drame s'explique par la lecture de ces deux livres. Björnson veut dire simplement « qu'il se passe ici des choses qu'en général on considère comme des miracles, mais qui ont trouvé, sinon leur explication, du moins des phénomènes correspondants lors d'expériences faites dans des hôpitaux officiels » ⁴³. Le drame a trouvé une solide base scientifique. Tout dualisme est écarté; il n'existe qu'une seule et universelle causalité. Björnson l'a toujours pensé depuis. A soixante-dix ans, il le redit, obstiné à vouloir que la religion s'adapte à la science et à la conscience moderne :

...mon idée, dans le drame, est que le miracle n'a jamais été autre chose qu'hypnotisme, — soit que l'on s'hypnotise soi-même, ou que l'on soit hypnotisé par d'autres. Les lois de l'univers sont immuables. Si elles ne l'étaient pas, la vie serait un cauchemar ⁴⁴.

.

*

Maintenant il est possible de lire la scène supprimée par Björnson et de lui donner tout son sens.

Au presbytère, dans une chambre proche de celle où dort leur mère, Elias et Rakel attendent avec angoisse les événements. De la foule répandue aux alentours ils voient se détacher plusieurs hommes qui apportent quelque chose.

(42) *Morgenbladet*, [Copenhague], 25-III-1885.

(43) Ibid.

(44) Cité par Fr. Bull : B. Björnson, *Standardutgave*. 5^e éd., IV, XXI.

PLUSIEURS HOMMES. — *Ils entrent lentement, tête nue, puis il enlèvent une étoffe épaisse, enroulée plusieurs fois autour d'une croix, que porte l'un d'eux. Un des hommes fait ensuite un pas vers Elias.*

L'HOMME. — Nous sommes quelques ouvriers qui avons fait cette croix pour la Mission. Mais à présent, on a réfléchi que c'est le pasteur Sang qui doit l'avoir. Ce n'est pas un grand cadeau. Mais s'il avait besoin de nous, je crois bien que nous sommes tous prêts à aller avec lui.

ELIAS. — Je vous remercie pour mon père.

L'HOMME. — Oh ! Il n'y a pas de quoi remercier. Si les gens, à travers le pays, savaient tout ce qu'il a fait, je crois bien que tous les chrétiens en diraient autant.

ELIAS. — Vous avez entendu parler de lui avant de venir ici ?

L'HOMME. — Souvent. Mais aujourd'hui, il y a deux hommes d'ici qui sont montés à bord. Et même que l'un d'eux était un pasteur.

ELIAS. — Oui, Kröjer.

L'HOMME. — Je ne sais pas comment il s'appelle; il avait l'air de ne pas avoir bonne santé.

ELIAS. — Oui, c'est Kröjer.

L'HOMME. — Lui et l'autre, ils racontaient. C'est drôle, ils avaient vu cela eux-mêmes.

ELIAS. — Oui, il y a beaucoup de gens ici qui ont vu eux-mêmes. — Je crois que j'accrocherai la croix au-dessus de la porte ? Il y en a eu une là, autrefois.

L'HOMME. — Le soir, le soleil donne sur le mur, je vois. Et la croix est faite pour briller, quand le soleil donne dessus. Elle brille même très fort.

ELIAS. — Mais je veux voir cela !

Il l'accroche.

L'HOMME. — Cela a été fait pour les païens (les convertis) dans les pays sauvages; eux, ils sont comme des enfants.

ELIAS. — *redescendant.* — Mon père pourra plus tard l'accrocher où il voudra...

Une réplique supprimée accentuait l'intention de Björnson. « Ah oui ! disait l'homme; si la croix brille ici, elle sera bien à sa place. Mais quand on ne sait pas, on a presque peur ».

On imagine la suite de la scène : la foule réunie, surexcitée par l'attente : la croix s'illumine. Nul doute ! c'est le miracle, avec son épouvante et son exaltation. A la Salpêtrière, Charcot décrivait à ses auditeurs le mécanisme des guérisons

dites surnaturelles. Björnson, dans le petit presbytère du Nordland, décompose, dévoile et ruine le miracle.

*

La genèse d'un chef-d'œuvre est complexe. On débrouille malaisément la foule des influences, des réactions et des emprunts qui s'y croisent. Dans le drame d'Ibsen et de Björnson, où tant de facteurs entrent en jeu, cette complexité est extrême. Elle se retrouve dans *Au-dessus des forces*. Ce n'est pas diminuer le génie de Björnson que la constater. Au sujet du miracle, en particulier, on voit comment une greffe positiviste a permis la montée d'une riche sève. Les courants du libéralisme protestant avaient préparé l'affranchissement du poète. Par Comte, maître de Sars, par Renan et par Taine, maître de G. Brandes, par Charcot, pour ne citer que des noms français, l'esprit scientifique et la leçon positiviste l'ont éclairé, guidé et enhardi. Ils sont une des forces qui tiennent debout le chef-d'œuvre.

En même temps s'explique un des caractères auxquels le drame doit son pouvoir d'enchantement. Croyants et incrédules l'admirent. La seule objection que nous fassions sans doute au maître des études björnsoniennes, Chr. Collin, qui a parlé admirablement de cette œuvre⁴⁵, c'est qu'il ait voulu surtout en voir le côté religieux. Mais son aspect est double. Une réussite étonnante la garde en équilibre entre deux versants de l'esprit. Elle tient à la fois au monde de la libre-pensée et à celui de la foi. Elle a été écrite par un positiviste, qui gardait une nostalgie du mystère. Aussi une juste tradition veut-elle, à Oslo, qu'à cette représentation on sorte du théâtre sans applaudir, comme d'un temple. Mais d'un temple désaffecté.

(45) Voir en particulier : *Ueber unsere Kraft und die griechische Tragödie* Munich, 1902.

II. — Vers la simplicité classique. — Remarques sur la technique du drame. — Scènes remaniées. — Exemples.

La scène des ouvriers appelle une autre remarque.

Elle affichait la tendance du drame. Björnson l'a supprimée, laissant à l'œuvre le soin de la suggérer et au lecteur le plaisir de la découvrir.

Pourtant Björnson, prophète et juge, homme d'action et de prédication, considérait comme une de ses tâches de purger la religion de son romantisme. La tendance de l'œuvre avait une importance nationale, universelle.

A peine le drame a-t-il paru qu'il engage une discussion avec cet ancien ami qui a servi de modèle à Brand et qui lui semble le type même de la « démesure » : Chr. Bruun. C'est par la foi, dit celui-ci, qu'agissait Vis-Knut. Non, répond Björnson, — et il développe les explications qu'on a vues; les miracles de Sang, ceux du Christ ne sont qu'illusion ⁴⁶.

Le drame finit avec une brièveté saisissante, presque ibsénienne, par la brusque mort de Sang et la question qu'il adresse au ciel. Et c'est d'une grande beauté. Mais si le spectateur est violemment troublé, le sens du drame est clair, indiscutable et Björnson s'est chargé maintes fois de le commenter : écartons la foi au miracle; il y va du bonheur des hommes.

Peut-être lui en a-t-il coûté, dans le drame, de réfréner une

(46) *Dagbladet*, Kristiania, 27-II-1884.

conviction si ardente. Mais la scène de la croix était trop naïvement didactique. Le souci d'art l'a emporté.

Il en est cependant resté quelque chose : aux indications scéniques du début du 2^e acte, Björnson a ajouté ceci :

...au-dessus de la porte qui s'ouvre sur la galerie, il y a un crucifix doré, sous verre, dans une croix ⁴⁷;

et plus loin, au cours de la scène des prêtres, quand l'émotion provoquée par Bratt et son appel de détresse arrive à son comble, un rayon de soleil vient éclairer la croix :

BRATT. — Il (Sang) est l'homme le plus parfait que nous connaissons, il a la foi la plus puissante qui soit; — ah ! si le miracle était ici !

émotion parmi les prêtres

JENSEN. — Regardez cette croix, au-dessus de la porte ! Est-ce le soleil couchant, — ou bien quoi ?

BRATT. — Je ne sais pas, etc... ⁴⁸.

C'est tout. Björnson a voilé ses intentions. Le passage est d'une discrétion parfaite, c'est-à-dire classique.

*

Car le problème qui se pose ici est celui de la forme classique et de la simplicité du chef-d'œuvre.

A la même époque, vers 1880, il se pose aussi pour Ibsen. Ce maître de la technique, qui dans *les Soutiens de la Société* (1877) appliquait encore les procédés de Scribe au drame bourgeois, s'élève en quelques bonds, de *Maison de poupée* aux *Revenants*, et de ceux-ci au *Canard sauvage*, à une simplicité merveilleuse. *Les Revenants* ont la sobriété d'*Œdipe-Roi*. Et les deux plus

(47) *Ed. Standard*, V, 132.

(48) *Ibid.*, 149.

beaux actes du *Canard sauvage* tiennent debout par la seule force de leur vérité. Ce problème qu'Ibsen a résolu avec une facilité relative est plus compliqué chez Björnson.

On ne le penserait pas à la lecture des *Contes*. Est-ce parce que l'expérience du poète était encore limitée, parce qu'il avait à peine touché à la vie publique et aux mille questions qu'elle soulève ? Peut-être. Ils ont en tout cas une brièveté harmonieuse et dense, à peu près sans défaut. Björnson s'y tient sur un domaine très restreint ; et pourtant il sait, en quelques traits, ouvrir de tous côtés de vastes perspectives. Mais il est aussi le héros qu'une puissance magnifique pousse vers toutes les manifestations de la vie ; il est l'homme des batailles, qui prolonge ses polémiques dans le drame ou le roman ; il est le poète aimé des dieux qui veut trouver une issue à ses dons lyriques, épiques et dramatiques, à son besoin d'humour et d'éloquence, de rire et d'idylle. Et tout ces dons, ces tendances et ces thèses, cette prodigieuse vitalité ont vingt fois brisé la forme étroite de l'œuvre d'art.

On le constatera dans le second des drames intitulés *Au-dessus des forces*, le drame de la révolte sociale et de l'anarchie. Il s'étale, il embrasse plusieurs mondes, il se prolonge au-delà de la catastrophe et sur les ruines Credo et Spera annoncent l'aube de temps meilleurs.

Le drame du miracle évite heureusement ces excès.

Il se présentait pourtant de façon assez dangereuse. On a dit comment, au début, il était une variante d'*Une Faillite*, l'histoire d'une famille qui vit au-dessus de ses moyens, « over ævne ». Puis ce cas s'était ramifié ; en religion, en art, dans la vie sociale, etc., on peut céder à la tentation du rêve, de la « démesure ». Le sujet devenait cyclique.

Dès 1878, Björnson pensait pouvoir le traiter en un seul drame. Ses campagnes politiques et le voyage en Amérique retardent l'exécution d'année en année. Il faut une fois de plus

prendre le chemin de l'étranger et c'est à Paris, où il arrive à l'automne 1882, qu'il se met au travail.

D'après une longue lettre confiante qu'il adresse à Ibsen, le sujet garde encore ses dimensions inquiétantes :

...et puis je publierai *Au-dessus des forces*; j'ai si souvent quitté et repris ce drame qu'il faut en finir une bonne fois. Mon idée est que la religion avec sa foi au miracle a rempli le monde d'espérances creuses et le résultat, sur la pensée des contemporains, est que chacun de nous vit au-dessus de ses moyens, l'un en ceci, l'autre en cela. Voilà le sujet, comprends-tu ? Je montre, *dans toute une famille, les ramifications du mal* ⁴⁹.

Mais il s'aperçoit bientôt qu'il est impossible de résoudre le problème dans une seule œuvre :

...au moment où je m'en rendais compte, un nouveau sujet se présenta et voulut passer au premier plan. Il est maintenant fini et s'appelle *Un Gant*. Alors j'ai repris mon ancien sujet, sous une forme toute nouvelle. Il sera suivi de plusieurs autres, qui éclairent le même thème; le drame que je viens de finir s'appelle donc : *Au-dessus des forces*, 1^{re} partie ⁵⁰.

Voilà le coup de génie de Björnson. Par une décision souveraine, il ramenait puissamment le sujet à l'unité, et l'installait sur ce terrain religieux où son expérience était si riche.

La simplification allait plus loin. Dans le problème religieux, il discernait le cas du miracle, et sa philosophie lui imposait ce qui souvent lui répugne : un choix.

Ame trop généreuse, prompte aux « vastes emportements d'aimer », il souffre devant les limitations et les sacrifices et se révolte contre les coups du destin. Il oriente *Une Faillite* vers l'idylle; il atténue le dénouement du *Roi*, il hésite à la fin de *Géographie et Amour*, et il pourra, à soixante-quinze ans,

(49) Souligné ici. Lettre inédite du 20-VIII-1882.

(50) *Göteborgs Handels och Sjöfarts Tidning*, 10-IX-1883. Cité par Fr. Bull, Stand. 5^e éd., IV, XVI.

nous énumérer les actes ou dénouements qu'il veut refaire dans ses drames. Ici, au contraire, pas d'hésitation. Nul doute qu'il le doive à son positivisme. C'est une doctrine de parti-pris et de choix. Et comme elle est en accord intime avec son sens du réel, son instinct d'équilibre et d'humanité, elle l'a dressé contre la folie du miracle. Sang et Klara sont brisés par un effort surhumain. Le poète a voulu et maintenu la catastrophe.

Ce n'est pas tout. Il a donné à son drame la structure la plus simple. Deux actes ! — C'est une « coupe mauvaise », disent les hommes de théâtre. Oui, pour ceux qui ont la superstition des formules. Mais l'art indépendant a des chances d'être le plus vrai. D'abord, avec ses deux actes, Björnson échappe aux affres de l'intrigue. Nous ne lui reprocherons pas d'y avoir été gauche quelquefois, d'avoir peiné à charpenter ses pièces. C'est la rançon de certains dons puissants. Il construit la scène mieux que l'acte et l'acte mieux que l'ensemble. Ici, il se contente de deux scènes. La difficulté était d'y enclore harmonieusement tout le drame, d'arriver par d'autres moyens qu'Ibsen à une forme brève et pleine, équilibrée, classique.

Toute l'œuvre tient en une conversation au chevet d'une malade et dans une discussion de prêtres sur le miracle. La tendance épique, qui unit l'homme au groupe, à la foule et aux choses, a trouvé sa place naturelle dans la scène des prêtres et dans le « chœur » des fidèles; elle se glisse dans les propos de Klara, puis de Sang⁵¹. Mais cet élément rebelle est étroitement subordonné à l'action. La scène des ouvriers débordait du cadre des deux grandes scènes; raison de plus pour la supprimer.

Evitant la dispersion, Björnson réservait en même temps son rôle au lyrisme. Il a chez lui une importance capitale. Dans *le Roi*, il est le plus souvent extérieur à l'œuvre; dans *Leonarda* au contraire, il s'y mêle intimement. Par Sang, par Elias, par

(51) Ed. Standard, 116, 120-121.

Bratt, il devient la respiration et le rythme même du drame, dont l'unité devient intensité.

Alors, ayant assuré par sa philosophie les bases de l'œuvre et précisé, inexorablement, ses limites, Björnson a pu lancer le drame à cette hauteur prodigieuse.

* *

Les remarques précédentes concernent les grandes lignes du drame. L'étude des remaniements révélés par le manuscrit montre, jusque dans le détail des scènes, le même souci d'équilibre et de forte simplicité.

Ni les entretiens au chevet de Klara, ni la scène des prêtres n'ont subi de transformation, du moins au dernier moment. La rédaction n'a-t-elle pas connu quelques tâtonnements ? C'est probable. Toutefois, on peut assez bien s'expliquer cette sûreté. Ces grandes scènes sont d'un type fréquent chez Björnson. Une famille, une assemblée, voilà ses milieux d'élection. Eût-il écrit ces passages d'un trait, qu'une longue préparation, plus sûre à chaque drame, ne permettrait point de parler d'improvisation.

Il en est autrement du début du 2^e acte. Le rythme du travail dramatique, chez Björnson, est simple. Il voit un cas concret, — scène ou personnage, — d'où il dégage l'idée du drame. Puis, à travers celle-ci, et pour la faire valoir, il cherche les scènes et les personnages secondaires. C'est donc en dernier lieu, sans doute, qu'il a mis sur pied ces scènes de raccord qui ouvrent le 2^e acte. Etudions-les.

Le premier miracle a eu lieu. Sang est toujours en prières à l'église. Klara dort. Pendant que la foule s'assemble et attend, Elias et Rakel s'entretiennent. En fait, comme on ne reverra

plus Sang et Klara qu'à la fin, c'est une nouvelle exposition qui commence.

Le premier texte n'a pas échappé au risque qu'elle présentait, et qui est d'alourdir le mouvement du drame. Le frère et la sœur échangent d'abord leurs sentiments dans un dialogue pressé; puis Elias s'explique, décrit et raconte. Au total, les faits dominent.

Reprenant ce passage, Björnson a d'abord abrégé la description, supprimé les faits inutiles :

RAKEL. — Mais rien ne trouble les gens près de l'église. Les vois-tu ? Aujourd'hui père a de l'aide. Seigneur ! Je les reconnais presque tous. *Elle se met à pleurer.*

ELIAS. — Tu devrais venir du côté des arbres avec moi, un instant, pour entendre les émissaires prêcher la foule, — ceux que père a formés et envoyés jadis. Ils parlent là-bas, sous les arbres, pour ne pas déranger père. Et les gens vont et viennent. Entre l'église et les bois. Viens ! Viens avec moi !

RAKEL. — Non, je ne peux pas supporter d'être avec des étrangers aujourd'hui. — Regarde là, Elias ! Ce doit être eux qui viennent !

ELIAS. — Ceux du bateau de la mission ? Oui, c'est bien eux ! Ils se mettent en ordre. Vois-tu ?

RAKEL. — La terre est noire de monde.

ELIAS. — Ils veulent venir groupés. Ah ! Ce sera beau !

Au même moment, on entend à distance un chœur d'hommes, nombreux, bien rythmé, entonner un hymne. Le frère et la sœur restent un instant immobiles et se regardent, puis tombent dans les bras l'un de l'autre. Alors, le chant s'arrête brusquement.

ELIAS. — Qu'est-ce que cela veut dire ? Qu'est-ce qui est arrivé ?
Tous deux reviennent à la fenêtre.

RAKEL. — C'est ceux-là, tu vois, — ceux qui reviennent à l'église, — qui avaient couru de leur côté pour leur demander de ne pas déranger père !

ELIAS. — Oui, c'est cela. Naturellement. Ses vieux amis surveillent. — Crois-tu que père a été dérangé ? Crois-tu qu'il les a entendus ?

RAKEL. — S'il les a entendus, il a dû croire que c'était en haut qu'on chantait... Il ne sait rien de ce qui se passe dehors. — Mais pourvu que mère n'ait pas été dérangée ! Un bruit si étranger !

ELIAS. — Je crois que tu ferais bien de voir, Rakel.

RAKEL. — *Elle sort à droite et revient presque aussitôt en laissant la porte ouverte derrière elle.* — Non, elle dort. — Regarde, Elias !

Il s'approche. Tous deux regardent.

Nous ne pouvons dire si Björnson songeait à *Au-dessus des forces* en écrivant à Sars que « la forme dramatique avait quelque chose de piquant et d'excitant qu'il détestait ». Contrairement à son habitude, il voulait même « faire un roman du drame qu'il écrivait » (inédit) ⁵². Presque toujours, il éprouve le besoin d'ouvrir largement son œuvre sur la vie. Mais les détails qu'on vient de voir, excellents pour un roman, chargent inutilement le drame. Björnson a eu raison de les écarter.

La rédaction initiale allait du sentiment aux faits et exposait longuement ceux-ci. Le poète renverse cet ordre. Une page, vers le début, suffit aux indications nécessaires ⁵³, puis le sentiment et la peinture des âmes reprennent tous leurs droits.

Plus exactement, faits et sentiments s'enlacent et s'enchevêtrent désormais. Le fait est l'élément brut; il n'a sa valeur que si le sentiment le baigne. Elias exprimait d'abord son état dans un passage compact qui tourne au monologue :

...Ah ! si je pouvais moi aussi avoir la grâce d'expier et de témoigner ! Je sens une force, comme si rien désormais n'était plus impossible parmi nous. Mais quand père doit attendre si longtemps, et cela parce qu'au milieu de sa grande foi, il a eu un doute passager,... ne dois-je pas, moi aussi, accepter d'attendre ? Oui j'attendrai ! J'attendrai ! Mais je crois sentir qu'aujourd'hui je le pourrais ! Que je pourrais sans risque me jeter dans le plus grand des dangers !

Ceci sera dissocié, réparti à travers la scène. Les choses du dehors ne nous parviendront plus qu'à travers l'angoisse de Rakel et le vertige de son frère. Rien ne le fera mieux voir que deux états suivants. C'est au début de l'acte. Rakel, sortant

(52) Lettre inédite, 3-XII-1881.

(53) Ed. Standard, V, 133.

de la chambre de sa mère, retrouve son frère; « elle souriait », dit-elle.

Björnson avait d'abord écrit :

ELIAS. — Ah ! Rakel !

RAKEL. — Elias !

ELIAS. — Ne dis pas un mot; — je ne le supporte pas !

Il est violemment ému.

Le chant s'arrête.

RAKEL. — Père va sans doute recommencer bientôt. — Il chante souvent aujourd'hui.

ELIAS. — Ferme les portes en attendant. J'ai tant de choses à te raconter Rakel.

Il a corrigé ainsi :

ELIAS. — *A voix basse* Ah ! Rakel !

RAKEL. — *Emue* Elias ! — Ne dis pas un mot ! — Je ne le supporte pas !

ELIAS. — Regarde dehors Rakel ! — Peut-il y avoir rien de plus beau ? Ces centaines d'hommes en silence, — ah ! quel silence ! — autour de l'église; et lui dans l'église, priant et chantant, sans soupçonner qu'il y ait des gens dehors. Les fenêtres ouvertes, mais trop hautes pour qu'il puisse voir. Et eux, prenant toutes les précautions pour ne pas être entendus, pour ne pas le troubler !

RAKEL. — Oui.

Ils écoutent le chant, qui s'arrête.

Il chante souvent, aujourd'hui.

ELIAS. — Ferme les portes maintenant. J'ai tant de choses à te raconter. Je suis venu ici deux fois pour te trouver...

C'est dans le même sens que s'est faite au dernier moment, l'addition capitale qui termine la scène. Rakel voudrait amener Elias un instant après de sa mère. il y trouverait la paix.

ELIAS. — ...Rakel, réponds-moi, devant Dieu ! Essaie ton dernier doute, ton doute le plus aiguisé et réponds-moi : est-ce le miracle, ce que nous avons vu ici ?

RAKEL. — Dieu ! Elias, — pourquoi toujours cette question ?

ELIAS. — Mais n'est-ce pas effrayant que les deux, les seuls qui peuvent être doutent encore, ce soient ses enfants ?

Je donnerais ma vie pour avoir maintenant une certitude.

RAKEL. — Elias, assez ! je t'en prie.

ELIAS. — Dis-moi seulement ce que tu crois, toi. Cette avalanche ? C'est une chose trop grande pour être un hasard. N'est-ce pas ? Et mère qui s'endort ! Aussitôt qu'il a sonné, elle s'endort ! Et elle dort malgré l'avalanche ! Elle dort, aussi longtemps qu'il prie !

Est-ce que cela n'est pas un miracle ? Mais pourquoi le reste n'est-il pas un miracle, un grand miracle ?

RAKEL. — Je crois que c'en est un, Elias.

ELIAS. — N'est-ce pas ?

RAKEL. — Mais j'ai aussi peur !

ELIAS. — Peur, si c'est le miracle ? Mais alors tu ne peux pas croire que c'est le miracle ?

RAKEL. — Si.

ELIAS. — Car cela ne peut pourtant pas être son pouvoir magnétique de guérison ? Ou la puissance de sa personnalité ? Non, c'est davantage !...

RAKEL. — Je ne puis pas réfléchir à cela maintenant. C'est pour être en paix que je cherche un abri près de mère. La droiture de mère remplit pour ainsi dire la chambre et étouffe ces questions-là.

Mais maintenant, il s'agit d'autre chose, Elias !

ELIAS. — D'autre chose ?

RAKEL. — Après cela ? Qu'est-ce qui viendra après cela, — quand elle se sera levée ? Car cela ne s'arrêtera pas là. A la fin...

ELIAS. — A la fin... ?

RAKEL. — A la fin, il y va de leur vie !

elle sanglote.

...Cela nous brisera, cela nous tuera, à la fin !

ELIAS. — Le miracle ?

RAKEL. — Oui, oui. Ce n'est pas une bénédiction, c'est une épouvante ! ⁵⁴.

L'accablante émotion née de l'avalanche risquait de s'évaporer ; grâce à Elias et Rakel, elle prolonge son effet. Leur trouble devant le miracle, leur crainte qu'il ne coûte la vie à Klara, le pressentiment de la catastrophe où vont sombrer

leurs parents posent le problème dans toute son ampleur tragique. Le drame se charge d'une angoisse nouvelle.

*

Un inconnu rôde autour du presbytère. Dans le premier texte, il est présenté ainsi par Rakel, longtemps avant son entrée :

RAKEL. — Chut ! *Elle tire son frère loin de la fenêtre.*

ELIAS. — Qu'est-ce qu'il y a ?

RAKEL. — Il y a quelqu'un juste au-dessous de la fenêtre. Il était là à regarder dans la maison. Non ! Ne regarde pas dehors ! Il avait un air si singulier, — pâle, étranger.

ELIAS. — Avec un vêtement boutonné jusqu'en haut ?

RAKEL. — Oui.

ELIAS. — Il est ici depuis hier ; mais il n'y a personne qui le connaisse.

Plus tard, quand les ouvriers sont venus avec la croix, l'inconnu entre :

L'HOMME INCONNU, *qu'ils avaient vu sous la fenêtre, est maintenant sur le seuil et avance vers Elias.*

Puis-je voir votre mère ?

ELIAS. — Qui êtes-vous ?

L'INCONNU. — Qu'est-ce que cela peut faire ?

Puis-je voir votre mère ?

ELIAS. — Pourquoi ?

L'INCONNU. — Si le Seigneur l'a visitée, ce doit être beau de la voir. Si le miracle l'a touchée, — eh bien, cela décide de ma vie.

ELIAS. — Je vous ai vu ici depuis hier.

L'INCONNU. — Et je viens aujourd'hui seulement vous demander cela, voulez-vous dire ?

Je n'avais pas vu, jusqu'ici, entrer un seul étranger.

...Je suis de bien loin. Et je ne suis venu que pour trouver votre père.

ELIAS. — Vous allez la voir. — Attendez un peu.

Il entre doucement à droite, revient, fait un signe.

L'INCONNU. — *Il s'avance et regarde vers la chambre, attiré plus près, toujours plus près, et on voit le moment où, sans s'en douter, il va entrer, — quand Elias met la main sur son épaule. Il a un sursaut et sort, ému...*

Dans le texte dénitif, l'entrée de l'inconnu a déjà un tout autre caractère. La discussion d'Elias et de Rakel, au sujet du miracle, s'achève dans l'épouvante, — quand Rakel, soudain, pousse un cri : un homme est là, sous la fenêtre, pâle, le regard fixe ! A peine a-t-elle dit, que l'inconnu entre. Elle recule comme devant une apparition et cherche asile auprès de sa mère.

L'homme explique brièvement sa présence : il est venu par la montagne. « J'étais là-haut et j'ai vu l'avalanche. — Vraiment ? — Et j'ai entendu le son de la cloche. Et j'ai vu aujourd'hui le malade qui s'est levé, quand votre père chantait »... Nous revoici au cœur de l'action.

Une question explique son entrée, — et c'est une très habile préparation, car c'est ici que passera Klara, à la fin de l'acte, quand elle se lèvera à l'appel de Sang. « Et maintenant, je vous demande : est-ce là-bas que dort votre mère ?... Si elle se lève, elle entrera ici ?... Elle ira vers l'église où il est ?... Alors je vous prie, je vous implore : puis-je être ici ? Attendre ici ? Je l'ai souhaité si ardemment, et je ne puis plus résister »⁵⁵.

Dans la première version, l'inconnu était « ému ». A présent, c'est le spectateur qui l'est. L'intensité que met l'homme dans sa prière, le fond de détresse qu'on devine en lui, prolongent l'impression du débat entre Elias et Rakel. Le déplacement d'une réplique, perdue dans l'ébauche, puis reculée à la fin de la scène, fait jaillir le sens profond du drame :

« je vais vous dire : ce jour décidera de ma vie ».

(55) Ibid., V, 136.

*

Le même art a transformé la scène suivante, entre Elias et son ami, le jeune pasteur Kröjer. Elle n'est d'abord qu'une scène de transition, non sans longueurs. Kröjer vient annoncer les prêtres et prie Elias de les recevoir dans le presbytère. Björnson abrège, vigoureusement; une demi page suffira⁵⁶. En revanche, il reprend le mouvement lyrique amorcé par le frère et la sœur et accentué par l'inconnu; il le confie de nouveau à Elias qui dans sa fièvre donne un double écho au mot fatidique : « ce jour va décider de ma vie ».

Cette création de la dernière minute est encore d'une grande beauté. On en jugera :

KROJER. — *il est dans la chambre quand Elias sort de nouveau et ferme la porte derrière lui.*

Elias !

ELIAS. — Kröjer !

il va à lui et lui prend les deux mains.

Tu es revenu vite.

KROJER. — Oui. Tu sais pourquoi ? *Elias fait signe que oui.*

Et ici, il n'y a rien de nouveau ?

ELIAS. — Non, il a chanté de temps en temps.

KROJER. — C'est ce qu'on m'a dit.

ELIAS. — Chaque fois, nous avons ouvert les portes qui mènent à la chambre de mère.

KROJER. — Mais maintenant, voudrais-tu nous prêter cette salle pour un instant ?... etc.

Voilà le premier dessin, fort sec, qu'offre le manuscrit. Et voici la métamorphose :

ELIAS. — « Ce jour décidera de ma vie » ! *Kröjer vient de la galerie, à gauche.* Kröjer, as-tu vu cet homme ? Celui-là, à droite ?

(56) Ibid., 137.

KROJER. — Oui. Qui était-ce ?

ELIAS. — Tu ne le connais pas ?

KROJER. — Non.

ELIAS. — Ce n'est pas un homme ordinaire ! — « Ce jour décidera de ma vie » ! Dieu ! J'ai trouvé le mot !

KROJER. — C'est ce que j'espérais, Elias, que ce jour serait un grand jour pour toi.

Qui peut aussi résister à ce qui se passe ici ?

Rien que ces hommes par centaines, en prière autour de l'église, et lui, à l'intérieur, qui ne s'en doute pas ! Je ne puis rien imaginer de plus beau.

ELIAS. — N'est-ce pas ? — Ah ! Je veux chasser angoisse et doute ; — « ce jour va décider » ! Quel mot !

J'ai lutté et souffert sans trouver. Et voilà que le mot m'est donné ! Aussitôt, la paix me vient. — Causons !

KROJER. — Non, pas maintenant. J'ai une mission auprès de toi... etc.⁵⁷.

*

Signalons un dernier détail qui montre la sûreté du dramaturge. Il s'agit de l'entrée de Bratt, l'un des prêtres, l'inconnu qu'on a vu plus haut. C'est une figure de second plan, mais admirable de passion concentrée. Il est tragique comme un moine damné et sa plainte a quelque chose d'une lamentation biblique. La religion a faussé son esprit ; il a le besoin du miracle. Mais la science a fait son œuvre et sa foi chancelle. Alors, par un coup de désespoir, il veut se raccrocher à une preuve surhumaine, si éclatante qu'elle tuera tous les doutes. Son appel remplit toute la fin du drame.

D'abord, il faisait partie du groupe des prêtres et entrait avec eux dans la salle. La discussion s'engage et plusieurs fois il veut parler ; on le retient. Il recommence :

BRATT. — Voilà ce que les chrétiens...

L'ÉVÊQUE. — Bratt ! Bratt ! Tu n'as pas la parole...

(57) Ibid, 136-137.

Il la prend plus tard, mais les indications précédentes n'ont rien appris sur l'homme et rien ajouté à l'effet dramatique.

Björnson les a supprimées. Bratt n'est pas dans le groupe. Solitaire, il est venu par la montagne; il a rôdé, en proie à sa lutte mortelle. Enfin, quand la contagion du miracle commence à gagner les prêtres, il paraît, — et l'entrée est saisissante : on le connaît; il est venu pour le miracle; il joue sa vie : « car je suis un homme en détresse, qui vient vous demander secours, mes frères ».

Et sur ces mots, la scène rebondit, avec une ardeur désespérée.

III. — **Remarques sur le style.** — Dans quelles limites il se meut
— Eléments. — Exemples. — Contraste et unité. — Définition. — Le style et le rythme du drame.

« Le style de *Au-dessus des forces*, — dit l'excellent historien de la littérature norvégienne, Fr. Bull, développant une indication de Gunnar Heiberg, — n'est pas le style uni et réaliste de la conversation journalière; dans bien des scènes, il se hausse à une sorte de lyrisme en prose; tantôt, il a la vie et « le chaud frémissement d'un violent été du Nordland »; tantôt, on sent couvrir au fond des âmes une angoisse au sujet des plus graves problèmes de la vie. Là où la nature elle-même semble appeler le miracle, le langage des hommes doit aussi s'élever au-dessus du ton ordinaire de la conversation; alors cette prose lyrique devient le seul style naturel. Mais avec ce style plus soutenu, le comique de la scène des prêtres offre un violent contraste » ⁵⁸.

Sur cette question délicate, les corrections du drame permettent aussi quelques remarques ⁵⁹.

En bonne méthode et si l'on voulait être complet, on dirait d'abord quel instructeur incomparable fut Björnson et comment il excellait à donner aux œuvres une couleur et une atmos-

(58) B. Björnson, éd. Standard, 5^e éd., IV, XXVI.

(59) Nous avons eu grand profit à consulter sur plusieurs points un linguiste éminent, M. A. Sommerfelt, professeur à l'Université d'Oslo. — Madame Johanne Dybwad, l'admirable interprète de Klara Sang et M. Halvdan Christensen, directeur du Théâtre National, qui a joué avec un égal talent Elias et Sang, ont bien voulu nous faire part de leurs impressions et de leurs souvenirs.

phère propres, une « stemning », un style. Ensuite on ne séparerait point ces remarques d'une étude sur le style des drames antérieurs. Contentons-nous de rappeler le style plus réaliste de *Une Faillite*, les éléments lyriques qui se montrent dans *le Journaliste*, tous les tons se mêlant dans *le Roi*, la forme plus homogène du *Nouveau Système*, et, dans *Leonarda*, drame d'amour aux belles teintes d'automne, en dépit de la variété des langages et de l'emphase de Hagbart, la première réussite d'un réalisme lyrique. *Au-dessus des forces* hérite de ces drames et porte leur vertu à la perfection.

De ce style dramatique on pourrait d'abord indiquer ce qu'il n'est pas, les éléments qu'il exclut, les excès qu'il évite, les limites entre lesquelles il se meut.

La scène des ouvriers peut de nouveau nous orienter. Par elle, le réalisme du langage pouvait pénétrer dans le drame. Les progrès de la langue norvégienne vers une vérité expressive et nationale se mesureraient assez bien à l'emploi de plus en plus hardi du langage populaire et du dialecte chez les dramaturges et les romanciers. De *Synnöve* aux nouvelles paysannes de Kinck, le chemin parcouru est considérable. Qu'allait faire Björnson ?

Il a suivi la voie tracée dans ses *Contes*, où la vérité est d'ordre psychologique et non idiomatique. Ni vocables ni formes ne sont empruntés à la langue du peuple en général ni au dialecte du Nordland en particulier. Björnson s'est contenté de phrases très simples, de quelques tours familiers ou à demi populaires :

den ene var aendda en praest...
han og den andre, de fortalte, de...
de er jo likesom barn, de...

ou de mêmes tournures qui ne sont pas populaires, mais gauches :

*det er vist ikke at takke for...
hvad han altsammen har gjort...*

L'impression générale est celle d'un langage très vigoureusement simplifié et presque neutre.

Passons à l'autre extrême et cherchons si le poète Björnson use des créations dont il a donné l'exemple ailleurs. Car ses innovations ont souvent effrayé le public et les critiques. Ce qu'il y a d'exceptionnel dans le drame du miracle pouvait appeler un style d'exception.

Or, pour nous en tenir aux corrections, la hardiesse et l'invention verbales sont réduites à peu près à rien. On accepte *snar*, « rapide », (p. 132, 9) pour désigner une personne; — on trouve quelque recherche dans l'expression, d'ailleurs excellente, *virke under* (p. 149, 15) « la foi est miracle, elle doit agir miraculeusement, — faire miracle »; — on s'étonne devant l'emploi très rare de *ombud*, « délégué », « envoyé » (p. 133, 15); — on loue une création : *yr-vaaken* (p. 111, 6), où *yr* n'a pas le sens négatif, ni le sens de *ör*, ivre, mais renforce le sens : « tout éveillé »; — on s'habitue à l'exclamation propre à Björnson *saa forunderligt* ! (p. 111, 37); mais on proteste contre une expression forcée, la seule du drame sans doute, l'impossible *tok ut* (p. 111, 22), que n'ose prononcer l'actrice chargée du rôle. Il s'agit de Rakel qui, frôlée par une mouette, fait un geste du bras pour l'écarter. La seule expression naturelle était *slog ut*. Mais on notera que c'est pour éviter une répétition à une ligne de distance que le poète a employé ce tour. Ce souci d'euphonie, passant avant le scrupule linguistique, est à retenir.

De ces explications on peut conclure que Björnson écarte aussi bien les innovations d'un lyrisme verbal, où il peut exceller ailleurs, que le réalisme dialectal.

*

Ces limites étant posées et ces extrêmes exclus, précisons davantage l'ampleur de la gamme adoptée par Björnson.

Elle part du langage familier. Une lecture rapide peut induire en erreur. Mais le fait est indiscutable; texte et corrections le prouvent.

Il n'y a aucune vulgarité, mais le ton et les tours du langage journalier dans ces expressions de Klara :

- p. 117, 8 : *da*
- 10-11 : *skönner du*
- 16 : *han*
- 21 : *samme reisen.*

Elles renforcent, dans le même passage, d'autres tournures de ce genre qui appartiennent sans doute à la première rédaction :

- p. 117, 10 : *paa den maaten*
- 16-17 : *med det vesle barnet sit*
- 28 : *smake vaat eller tört*
- 25-26 : *begynne paa en frisk,*

ou celles-ci :

- p. 119, 34 : *slut med det der*
- 34 : *jeg aarker det ikke.*

On n'oubliera pas, pour les comprendre, l'état d'épuisement où se trouve Klara Sang. C'est une mourante, brisée par la lutte, qui use ses dernières forces. De là le ton saccadé et l'expression qui rase le sol.

Cette tendance assez nette vers l'expression norvégienne, malgré des expressions littéraires et des danismes, apparaît en bien d'autres passages :

- p. 109, 25 : *bestman* désigne sur la côte norvégienne le second, et et ici le patron de la barque qui a pris les passagers au grand bateau;
- 34 : *han vet hvilke*, livresque, est supprimé;
- p. 111, 4 : au lieu de *ikke søvnig heller*, le tour norvégien : *endda ikke traet*;
- 29 : au lieu de *bevaegede, rørt*;
- p. 112, 1-2 : *nogle tarvelige hus* est une forme norvégienne; *de par huser* l'était également (Oslo);
- p. 128, 8 : *stræve* est plus norvégien et plus expressif que *arbeide*;
- p. 145, 22 : *du* est voulu, comme norvégien, dans l'expression *er det du*, etc.

Pourtant on voit, dans les mêmes passages, l'auteur écarter une expression typiquement norvégienne : *nu staar vel morgen-snoen slik paa at vi har lugten her* et l'atténuer en : *morgen-snoen fører lugten like paa os* (p. 109, 14-15).

Nous trouvons donc au départ de ces scènes une prose norvégienne et d'usage à peu près ^{59bis} courant, mais sans outrance ni système.

Jusqu'où Björnson va-t-il dans le mouvement inverse et à quelle hauteur s'élève-t-il au-dessus du langage courant ?

Nous ne signalerons que pour mémoire la suppression de locutions pastorales et presque techniques, qui semblent extraites d'un sermon; Björnson les a corrigées : « ah ! disait Elias, puissé-je avoir aussi la grâce d'expier et de témoigner ! » — *aa, kunde ogsaa jeg faa naade til at sone og vidne* (II, 1, premier état); ou : « quand nous avons appris de Jésus le secret de la perfection et que toute notre vie est devenue un effort pour y atteindre », — *naar vi af Jesus har laert fullkommenhedens hemmelighed og hele vort liv er blet et arbejde mot den*.

Ce qu'il faut retenir, ce sont des lignes revues par le poète :

(59 bis) Parfois renforcée et rendue plus expressive : *jeg lægger mig kloss i veien* (p. 119, 37); *hvorfor skrek du ikke over til mig ?* (p. 112, 12).

p. 137, 9 : *bare disse hundrer i bön omkring kirken;*
 — 9-10 : *og han derinnenfor, som ikke vet om det !*
 et même : p. 147, 8 : *hvem kan ogsaa modstaa hvad som her foregaar ?*

Le rythme en est sensible. Des éléments de vers s'y retrouvent. Nous atteignons ici et nous dépassons presque la prose lyrique.

Si maintenant on se demande quel est, entre la prose familière et l'effusion lyrique, la nuance dominante et pour ainsi dire le centre de gravité du style, dans le drame, peut-être pourrait-on le trouver dans l'expression que voici (p. 125, 17).

Sang apprend que ses enfants ne croient plus. « Avez-vous perdu votre foi » ? dit-il (p. 125, 17). Pour exprimer le mot « votre », il hésite entre les expressions suivantes, inscrites au manuscrit :

Eders tro, — qui est littéraire et archaïque;

Eders fars tro, — qui complique l'expression d'un double génitif;

troen, — qui est l'expression la plus simple et

jer tro, — qui appartient au langage littéraire et n'a pas disparu du langage courant, puisque *jer* est encore d'un très bon usage à Bergen. C'est *jer* qu'il a retenu.

Il a écarté l'expression ordinaire *Deres*, que les comédiens substituent quelquefois par négligence à *jer*. — On est donc tenté de lire dans ce mot la tendance de Björnson vers un style soutenu, qui pourtant évite la raideur et l'emphase.

L'examen de quelques passages ou scènes montrera comment se précise le style du drame.

*

Voici une page narrative. Klara décrit la nature du Nordland, les couleurs fantastiques du soleil de minuit et de l'aurore boréale, les oiseaux par millions, les bancs de poissons

« qui iraient de Paris à Strasbourg ». L'imaginaton des habitants est à l'unisson; elle se plaît à l'exceptionnel et Sang, avec ses miracles, est le prêtre selon leur cœur. — Nous soulignons, dans les passages reproduits ci-dessous, ce qui est addition ou correction (p. 116).

1. 6 *Og farve-virkningerne af den over himmel, hav og bærg? Fra stærkeste rød-glød til fineste, sarteste gul-hvitt. — Og farverne i nordlyset over vinter-himmelen! Skönt de er mere daempede, saa er der igen en saa vill tegning i dem og en uro, et uendeligt skifte!...*

1. 13 *Du ser disse fjaell, som gaar like bent op af havet? De ligner ikke andre fjaell. Og hele Atlanterhavet bryter sig paa dem.*

Folkenes forestillinger er naturligvis derefter. De er graenseløse. Ders sagn, deres aeventyr er som *at staple* det ene land op paa det andre *land* og saa begynne at *trille is-fjaellene fra nordpolen paa dem. Ja, du ler! Men hör sagnene her, du! Og tal med folkene, saa fatter du snart, at praesten Adolf Sang er mannen efter deres hjaerte! Hans tro passer her! Han kom hit med stor formue og gav bort naesten alt sammen. Slik skulde det vaere! Det var kristendom! Og naar han nu kommer milevidt reisende til en fattig syg og bér, saa de likesom aapnes, og lyset traenger in i dem, umiddelbart —! Sontme tider, faar de öie paa ham i et umuligt veir ute paa havet; han alene i en liten, liten baat; kanske har han ét eller baegge barnene med;...*

1. 30 saa afsted igen til et annet *fisker-lete...*

1. 34 mig selv vil jeg ikke engang tale om. *For jeg er faerdig.*

On constate d'abord, comme il est naturel, la mise au point du passage et le travail du style au sens restreint du mot.

Björnson supprime : *saa ville de er* (14); — il ajoute : *land* (18); — il nuance : *naesten* (22); les additions suivantes sont aussi des nuances psychologiques : *slik skulde det vaere* (23); *det var kristendom* (23-24); — il précise : *fra stærkeste rød-glød til fineste, sarteste gul-hvitt* (7-8) *staple op* (17-18); — *ser de ham* devient *faar de öie paa ham* (26-27); *et sted* : *fiskerleie* (30); il déplace : *i uaenneligt skifte* (8-10); — il amène par *likesom* l'image *aapnes*, etc., etc.

Mais les corrections les plus significatives sont liées à la structure du passage. Celui-ci comprend deux mouvements : d'abord la description d'une nature grandiose, puis la vie de Sang dans cette nature qui appelle le miracle.

Or Björnson a ajouté au dernier moment les petites phrases essentielles; d'abord celle qui élargit le tableau vers la mer et l'infini : *og hele Atlanterhavet bryter sig paa dem* (15-16), « et tout l'océan vient s'y briser »; puis les quelques mots qui révèlent la profondeur du drame : *for jeg er faerdig* (34), « car je suis à bout ». La grande tragédienne qui joue ce rôle à Oslo, suivant l'instruction qu'elle a reçue de Björnson, dit ces mots d'une voix qui se brise et fait sentir l'imminence du désastre.

Deux courts passages, empruntés à l'exposition (p. 113, 1-9 et p. 115, 4-8), semblent indiquer comment la prose passe peu à peu à un plan supérieur.

Le second est plus près des faits. Klara raconte que Sang est le prêtre aux miracles.

Le poète a écarté un tour banal sur l'éclat qui s'attache « à son nom et à sa personne dans cette paroisse » (p. 115, 5); il a supprimé une phrase inutile, avec l'expression que l'oreille norvégienne trouve forcée : « *mennsekeslaegter tilbake* » (p. 115, 7). Deux additions (p. 115, 4 et 5) accélèrent la phrase.

Dans l'autre passage, Klara explique les sentiments qu'elle éprouve pour son mari : elle s'épuise à lutter contre sa démesure, mais elle rayonne d'amour et d'admiration. Le lyrisme s'annonce.

Pour le traduire, l'auteur renonce à une indication psychologique trop précise, où l'on reconnaît sans doute les liens cachés qui unissent Sang à Björnson : ces hommes « qui ne trouvent égards et limites qu'une fois mariés » (p. 113, 1-2). Une expression d'auteur, *bøiet sig in i taalmod*, « se courber à la patience » (4) étonnait de la part de Klara; elle disparaît. *En ukaerlighed*, « une inamitié » (7), était également recherché. Par contre, *du skulde ha sét ham*, « tu aurais dû le voir »

(8) pouvait être banal. Mais le sentiment trouve une expression plus juste à la fin, avec l'accent de *beständig* (8), « sans cesse », et l'heureux changement de *her er söndag* en : *han har söndag* (8-9).

Et ces nuances créent une sorte de poème mineur.

Avec l'arrivée de Sang, le drame prend son élan. Klara nous avait préparés à l'exceptionnel. Sans être un héros ni un saint, Sang dépasse de beaucoup la mesure ordinaire. Il est toute bonté, tout sacrifice. Sa confiance en Dieu est si naïve et si forte qu'elle ferait presque oublier les craintes tragiques de Klara. Dans ce pauvre presbytère du Nordland, aux murs faits de troncs d'arbres, un poète de la foi et de l'amour va se faire entendre. S'il y a un style dans *Au-dessus des forces*, c'est ici qu'il doit prendre forme.

Sang annonce à Klara qu'il a fait venir leurs enfants pour prier avec lui, pour prier sans trêve jusqu'à ce qu'elle se lève et marche parmi eux.

Ces lignes d'explication ont gagné, à la dernière revision, en brièveté et en force (p. 121, 27-35); nous nous contentons de renvoyer à la liste des corrections.

Sur cette trame de la scène, voyons le récit de Sang. Il devait apporter des fleurs à Klara, mais devant ces millions de corolles qui s'ouvraient à la vie, dans l'ivresse du printemps nordique, il n'a pas osé cueillir et s'est contenté d'admirer.

Le vocabulaire se détache de la prose courante. *Saa megen glæde* (p. 121, 1) ne se dit plus ordinairement; il y a quelque solennité dans l'expression. C'est aussi un tour littéraire que *för dagen er tilenne* « avant la fin du jour », (p. 121, 7-8), plus relevé encore sous la forme définitive : *för dagen omme*.

Une image familière, — mais une image, — s'insère dans le récit : les fleurs vont envoyer leur pollen « en courtoise », *paa frieri* (p. 127, 7).

Mais les plus importantes des corrections sont celles qui rendent plus sensible le mouvement : redite d'une mot ou

d'une phrase (p. 120, 24; p. 121, 12-13); accent ajouté (p. 121, 3). On le constate surtout à la fin du passage (121, 9-11) : « des milliers de fleurs » remplace « une fleur », etc. Des suppressions (121, 8 et 11) mènent au même but.

A cette scène succède un court entretien de Sang et de Klara. Au moment de la grande épreuve, il s'agenouille et dit sa reconnaissance d'une vie qu'elle a sacrifiée pour lui. C'est un chant d'amour. Jadis, dans les *Contes*, un court poème l'aurait exprimé. Ici, le lyrisme est diffus, mais partout présent. Il serait facile de montrer que la scène est faite de strophes libres.

Le manuscrit ne contient que de faibles retouches : nuances qui maintiennent le lien avec la prose : « en gros » (p. 122, 36), « un petit instant » (p. 123, 23); — suppression d'un mot inutilement précis : « du sectaire » (p. 123, 2) ou inutilement lyrique : « en incessant amour » (p. 123, 18). En revanche, une répétition : *takket* (p. 123, 35) et une phrase importante, qui est aussi une répétition : « nous autres, nous donnions notre foi, mais toi tu donnais ta vie » (p. 123, 8-9), accentuent fortement le rythme et la structure strophique.

Le même enseignement se dégage avec plus de clarté d'une grande scène (1, 6). Les enfants de Sang ont perdu leur foi; ils s'expliquent douloureusement à ce sujet. Sang les excuse, écarte leurs objections, et bientôt le vertige de l'impossible le reprend : seul il priera et demandera à Dieu la guérison.

On ne retiendra pas les corrections qui donnent à la phrase un mouvement plus naturel ou expressif (p. 126, 32), ni celles qui transforment la tirade d'Elias (p. 127, 6-20) en un passage coupé et aéré; elles sont d'un ordre plus dramatique que lyrique.

On a dit comment la nuance du passage semblait fixée par le choix de *jer*, « vous ». Pareillement, Björnson, faisant parler Elias, part d'une simplicité familière, mais jamais négli-

gée : « non, n'aie pas peur; ce n'est pas pour accuser que je dis cela; les autres prennent la chose tranquillement; cela leur va d'agir ainsi; ou bien ils essaient vraiment, et ils se forcent ! oui, c'est le mot » (p. 128, 12-16).

Le ton soutenu se remarque à des corrections comme : *naar de har overvunnet henne*, plus littéraire que *vinne over* (p. 126, 18-19); *det paa deres sted, i deres tid bestaaende* (p. 127, 12-13) qui est un peu oratoire; — à de légères additions qui renforcent la phrase : *og som, altid* (p. 127, 37 et 38); — davantage encore au procédé très björnsonien de l'insistance et du redoublement : *det bestaaende* (p. 127, 12-13); *i en ...tid, en tid* (p. 128, 29); *en gammel, umaadelig gammel* (p. 128, 35); *men meget om forkynnerne, ak ja, saa meget om forkynnerne* (p. 129, 1-2).

Mais on retiendra surtout les corrections et additions suivantes qui fixent la gravité lyrique du passage :

par la noblesse du terme, « le sévère, le bon Maître » (Dieu) (p. 130, 9).

par l'image qui remplace l'expression plate : « endroits difficiles » (p. 129, 5);

par l'apostrophe qui redouble ce qu'il y avait déjà de solennel dans *min sön* : « ô toi, patiente, ô toi, fidèle » (p. 130, 1).



Mais la tonalité lyrique du drame n'est-elle pas rompue par la scène des prêtres ?

Une dissonance d'une extrême hardiesse pénètre dans l'œuvre. Tandis que Sang prie dans l'église entouré d'une foule frémissante, que Klara dort et que leurs enfants tremblent dans l'attente de l'irréparable, l'évêque et les prêtres ont dû quitter le bateau de la mission pour suivre les fidèles. Le mal de mer a creusé leur appétit, mais il n'y a rien à manger. Prudents,

prosaïques, ridicules, ils délibèrent. Puis leur sécheresse s'émeut; ils sont gagnés peu à peu par la contagion mystique et tombent à genoux à leur tour en implorant le miracle.

Il semble qu'on ne puisse imaginer de plus violent contraste.

Un écrivain norvégien de grand talent, qui s'était presque fait une spécialité de critiquer Björnson, a dit que ces scènes des prêtres sont « ce qu'il a de plus courageux dans la pièce » ⁶⁰. On aura beau rappeler que cette hardiesse n'est pas nouvelle chez Björnson, qu'elle s'étale dans le *Roi*, avec la caricature des « soutiens de la société », qu'elle est même en germe dans *Une Faillite* et qu'une longue pratique de l'humour a donné à Björnson l'aisance souveraine dont il use ici, G. Heiberg a raison : la dissonance est admirable.

Mais y a-t-il, dans le style, une rupture ?

Les corrections, — car nous nous bornons là, — sont assez peu nombreuses; cependant, elles nous donnent encore d'utiles indications.

Au début, la chose est certaine, une chute brusque nous jette de l'émotion d'Elias à la prose des prêtres; mais bientôt, le mouvement inverse se produit; une vague de lyrisme nous ramène puissamment aux sommets.

Au bas de la courbe, nous trouvons la prononciation affectée des prêtres Brei et Blank; le manuscrit porte même : *kounde* pour *kunde* (p. 138, 15) et *outgi-ive* pour *utgi-ive* (p. 140, 4); mais on nous a assuré que Björnson, instructeur, n'exagérerait pas ces traits empruntés à K. Knudsen ⁶¹. La singularité n'est d'ailleurs pas poussée très loin, puisqu'elle ne s'applique qu'à deux prêtres; elle est pareille pour les deux et elle caractérisait jadis d'autres fonctionnaires ⁶².

Le style court et mordant de Falk a la sécheresse de l'église officielle; futur évêque, il avait même des paroles autoritaires : « l'église luthérienne ne doit pas sombrer dans cette faute. Sur

(60) *Ibsen og Björnson paa Scenen*, Kristiania, 1918, p. 169.

(61) *Den landsgyldige norske uttale*, p. 82 et suiv.

(62) *Man dansked*, « on danisait », disait un vieux fonctionnaire. Mot recueilli par le professeur Trampe Bødtger.

ce point aussi, sa tradition virile doit être maintenue » (p. 142, 12-13).

L'évêque a l'onction. Mais la chaleur ne vient qu'avec Kröjer. Björnson a supprimé cette exhortation : « parlez-leur au nom de la vérité, et vous saurez la vérité » (p. 143, 5), mais ce ton s'est maintenu (toute la page 143), et le verset de la plainte devient plus vibrant (p. 143, 13-15).

Le ton s'élève encore avec la veuve du pasteur. Elle a déjà vu un miracle de Sang. C'était de la prose que cette phrase supprimée : « j'y ai songé tout le long du chemin » (p. 143, 36). Mais il flotte un souvenir biblique dans cette addition : « ici, on est face à face » (p. 143, 38); un geste d'adoration s'y ajoute : « alors elle s'incline, puis, dans un transport, elle élève les deux mains » (p. 143, 40-41); ensuite elle répète la parole vague et inspirée : « ah ! comme cela vous illumine ! » (p. 144, 3).

Enfin, un mot, dont on ne sait plus s'il est du poète ou de Kröjer, résume le ravissement mystique et « ce quelque chose d'invisible qui flotte dans l'air » ⁶³ : « ils rayonnent, ceux que le miracle a illuminés » (p. 144, 15-16).

Désormais toute dissonance est oubliée. Chr. Collin se plaisait à louer *de fine overgange*, « les délicates transitions » de l'art et du style chez Björnson. On ne peut guère citer de meilleur exemple que cette scène.

Maître de la variété et de la nuance, Björnson, dans la prière de Bratt, donne au style son intensité lyrique. Une citation biblique précise le caractère de ce chant : « et tous ceux qui voyaient, croyaient ».

Un passage dont nous possédons trois états montre le dernier travail de la lime.

Bratt crie son tourment; seul, le miracle peut sauver sa foi qui croule. A ce moment, un rayon de soleil éclaire la croix

(63) G. Heiberg : voir note 60.

suspendue au-dessus de la porte. Elle semble briller d'une lueur surnaturelle. « Regardez », dit un prêtre.

Bratt répondait d'abord :

Ce n'est rien ! — Mais soyez-en sûrs; si le miracle vient, des milliers, à cette venue, seront là, que nous ne verrons pas.

(Soyez-en sûrs).

Mais supposez que *nous* puissions (être cette merveille dont il est écrit) en être et voir, dans notre vie, « que tous ceux qui voyaient, croyaient » !

La plus grande merveille sur terre, nous en serions témoins !

Puis le texte a pris cette forme moins sèche :

Ce n'est rien.

Mais soyez-en sûrs; si le miracle vient, des milliers, à cette venue, seront là que nous ne verrons pas.

Mais que nous importe, — pourvu que *nous* puissions en être ! Que nous puissions voir, dans notre vie, « que tous ceux qui voyaient, croyaient » !

La plus grande merveille sur terre, nous pourrions en être témoins, vous, vous, moi ?

Alors, il y aurait en même temps que nous, frères, — ah ! si faibles, si peu croyants, si peu aimants etc...

Et voici la forme définitive :

Je ne sais pas. Mais soyez-en sûrs; si le miracle vient, des milliers, à cette venue, vont être là, que nous ne voyons pas.

Ah ! si nous, nous pouvions en être !... Si nous pouvions en être ! Songez; vivre une minute si grande, « où tous ceux qui voyaient, croyaient » !

Et nous, nous en serions témoins, — vous, vous, moi ! C'est trop ! Cela ne peut pas être possible !...

Mais si c'est possible, — alors il y a avec nous, frères, ah ! si faibles, si peu croyants, si peu aimants que nous sommes... etc.

Une nuance, des ajustements, par endroits de légers accents, des reprises qui soulignent le mouvement,... on ne veut pas crier merveille devant ces retouches familières à tout bon écrivain. Mais Björnson a composé son drame rapidement; quelques mois y ont suffi et plus d'une page a pu être écrite d'un

seul jet; on lui croit peu de patience et on semble reporter cette vertu sur le seul Ibsen. Et en effet, les papiers et les brouillons de celui-ci sont un grand exemple. Mais ceux qu'on possède de Björnson révèlent des scrupules semblables. De courts poèmes ont pu lui « tomber sur le nez »; les grandes œuvres sont nées du labeur. Quand sa fille aînée étudiait le chant à Paris, il prenait soin de lui rappeler qu'elle n'était point d'une race de virtuoses, mais, par lui, d'une vieille famille de paysans, et, par sa mère, d'une famille d'étude et d'artisanat ⁶⁴. Pour parfaire les lignes qu'on a traduites, Björnson a été aussi minutieux artisan qu'Ibsen.

*

« Une prose lyrique », — ainsi définit-on volontiers le style de Björnson dans *Au-dessus des forces*. Peut-être sera-t-il permis de glisser quelques nuances dans cette formule.

Nous ne dirons point qu'il rompt avec le style uni et réaliste de la conversation journalière. Il en part. Suivant les circonstances et le personnage, il en garde quelque chose, y compris les tours proprement norvégiens et familiers d'une langue en évolution. Mais il en use avec réserve. Et dans une scène qui pourtant autorisait le langage populaire, il l'écarte.

A cette première étape, c'est, si l'on veut et au meilleur sens du mot, un réalisme de théâtre. Il n'est point pédant, jamais photographique. Björnson a toujours condamné son grand rival qui imitait la saga à s'y méprendre. Si plus tard Ibsen a été inégalable dans l'art de donner à chacun son langage propre, son vocabulaire, son accent et jusqu'à ces tics, Björnson n'a jamais recherché systématiquement cette perfection « idiomatique » dont les *Revenants* donnent l'exemple. La langue dont

(64) B. Björnson : *Aulestadbreve*, 35.

il use dans *Au-dessus des forces* ne peut être ramenée à un ou deux types précis, ville ou province, Kristiania ou Nordland. Le style ne veut pas et ne doit pas être la fixation du langage parlé au temps de Björnson. Il est libre. Il est le résultat d'une simplification et d'un choix.

Parti du langage courant, il va par degrés à un style plus soutenu, dont l'élément constitutif est le verset, et non la réplique. Plus d'une fois, il s'organise naturellement autour de citations ou de réminiscences bibliques.

Cette prose lyrique et quelquefois oratoire repose sur le mot, l'image et le rythme.

Le vocabulaire reflète les transitions insensibles dont on a parlé, excluant les extrêmes, et s'arrêtant au seuil des créations verbales.

Les images sont celles du lyrisme de Björnson, plus expressives que nombreuses, adaptées à un style en mouvement.

Car c'est le mouvement et le rythme qui donnent, avant tout, son caractère à ce style. Le trait est si important qu'il faut y insister pour finir.

*

Sur cette terre imparfaite et dans notre étroite vie, du sein de nos ignorances et de nos douleurs, un élan soulève l'homme vers le rêve et l'infini, vers les mirages dont les religions orientales ont ébloui nos yeux, vers l'impossible miracle. L'homme vole au ciel et retombe brisé.

Une vague monte, et s'arrête un instant; monte encore plus haut et s'effondre : voilà, dans le cadre d'une famille, puis dans celui d'une foule, le mouvement du drame.

Vus de près, ces deux amples mouvements offrent une ligne souvent brisée; les faits, la critique, l'humour amènent des dissonances et des obstacles; mais ces élans, troublés ou contra-

riés, reprennent chaque fois une force qui semble irrésistible.

Au premier acte, après les explications du début qui sont comme les strophes d'un poème (4 environ jusque p. 112, 35), commence une large exposition répartie en trois mouvements :

p. 112 à p. 115, 8;

p. 115,21, à p. 116, 34;

p. 116, 35 à 120, 4.

Puis (p. 120-121), s'élève une sorte d'hymne de Sang à la nature; il est suivi d'un chant d'amour à Klara (p. 122-123); enfin, après une déception et un débat mêlé de craintes, l'ardeur de Sang emporte toute hésitation et le jette vers l'impossible.

Voilà la vraie structure du drame. Il faudrait presque l'étudier à la façon d'un texte musical. Son rythme et ses crescendos y invitent.

C'est, pour citer un dernier exemple, l'enseignement que donnent encore les corrections. Au dernier acte, on les constate justement là où un crescendo du sentiment s'enfle à se briser.

Le cas se présente d'abord avec Bratt; le mouvement de sa fervente prière est inscrit dans le passage de la « hâte » à la « précipitation » et à la « tempête » que marquent les trois mots essayés par le poète (p. 148, 3) : *ilende, styrtende, stormende*. Puis, quand s'achève son appel et pour le renforcer encore, Björnson a ajouté, sur épreuves, ces mots dont on sent la force (p. 148, 32 et 33) : *Men det er det jeg søker ! For det er lovet ! Aa gud, min gud !*

Ensuite, quand sa fièvre a gagné tous les prêtres et que leur émotion arrive à son comble, c'est là encore que le poète, par les additions qu'on a relevées (p. 150, 17-22), accentue le crescendo. Les raisons lyrico-dramatiques, en accord intime avec le rythme du sujet, sont jusqu'au bout sa règle.

Nous rappelions plus haut la « stemning » que Björnson savait donner aux spectacles qu'il préparait. Dans les propos qu'il nous tenait sur son drame, sur ses modèles, sur les pré-

cautions qu'il dut prendre à Kristiana pour faire jouer l'œuvre, il allait de l'humour à la gravité et la gravité dominait.

Aux artistes qu'il dirigeait et que nous avons pu consulter, il donnait l'exemple des tons variés et des nuances d'expression qu'offre le drame, passant de Falk, (dessiné d'après son ennemi Heuch), à la caricature des prêtres et à l'idéalisme de Sang. Mais il revenait toujours à une remarque essentielle; il arrachait ses comédiens à la prose et leur donnait en quelques mots le sens du style qu'il avait voulu, pour le lecteur comme à la scène; ici, disait-il, il s'agit des plus graves choses, « c'est une question de vie et de mort ». — Ainsi, pour le style encore, il maintenait, dans la riche diversité des éléments, une unité classique.

AU DESSUS DES FORCES (I).

Les dernières corrections

d'après le manuscrit de

BJÖRNSTJERNE BJÖRNSON

Signes employés :

- () mots ou passages supprimés;
- [] mots ou passages remplacés par le texte définitif;
- + mots ou passages ajoutés lors de la dernière révision du texte;
- ++ mots ou passages qui ne se trouvent pas dans le manuscrit et qui ont été ajoutés sur la copie faite par Mme Björnson ou sur les épreuves.

Les chiffres renvoient aux pages et aux lignes de l'édition « Standard » : *Björnstjerne Björnson, Samlede digterverker*; Oslo, 1929 (V, 107-152).

DESCRIPTION DU MANUSCRIT

Le manuscrit comprend au total 52 feuillets, écrits pour la plupart au verso comme au recto. Format du cahier écolier. Papier blanc uni.

Ces feuillets se décomposent ainsi :

pour le 1^{er} acte : 21 feuillets numérotés de 1 à 38, avec un feuillet supplémentaire pour la page 15;

pour le 2^e acte :

a) 7 feuillets numérotés, recto et verso, de 1 à 14. Ils contiennent le début du 2^e acte, dans l'avant-dernière rédaction, c'est à dire :

la scène Elias-Rakel.

la scène des ouvriers, auxquels s'ajoute l'Inconnu;

et quand ceux-ci sont partis, la scène Elias-Kröjer.

b) 8 feuillets numérotés de 1 à 13, contenant, à l'exception des premières lignes, le début du 2^e acte, sous sa forme définitive, jusqu'à la scène IV exclusivement, c'est-à-dire jusqu'au début de la scène des prêtres.

c) 2 feuillets contenant le début de la scène des prêtres, jusqu'à la page 139, ligne 34 (Standartutgave).

d) 14 feuillets écrits, sauf le dernier, au verso comme au recto et numérotés de 15 à 41.

Ils contiennent la plus grande partie du second acte, depuis : BLANK. — *Hvis jeg har forstaaet*, etc. (Stand. V, p. 139, l. 34), jusqu'à la fin.

Le tout est de la main de Björnson.

A la dernière page, on lit :

(*Den 30 august 1883*)

Paris

PREMIER ACTE ⁶⁵

Edition Standard.

- Page 109, ligne 8 + med hvitt overdaekke ⁶⁶
 11 [Hvor er det]
 13 og ser (aefter)
 14-15 [og nu staar vel morgen-snoen slik paa at vi har
 lugten her]
 17 aefter slikt (frygtelig) raegn
 21-22 *Hanna.* [Ja. *Hun gjør saa.*]
 25 Den gamle man [som styrte baaten]
 26 og raegnede (i hele gaar)
 29 + Jeg har..... inat.
- Page 110, ligne 1 den [staar saa] klos
 3 Naar (jeg ligger her og) kirke-vinduerne (som)
 nu om etc.
 4 + ligge her og
 5 + staa aapen
 6 ogsaa [vaere oppe]
 8 herfra (jeg ligger)
 8-9 (Kom, skal du sé !)
 12 + du
 14 [om] doktoren
 19 langt [herfra]
 20 sove (en blind)
 24 + Ikke sandt

(65) La première page du manuscrit porte le titre suivant :

OVER ÆVNE
Förste [afdeling] del.
(To handlinger)
Förste handling, etc.

(66) Nous reproduirons l'orthographe, parfois capricieuse de Björnson.

25 saa gav han [det]
 26 [Ja, min mand] har
 32 (friske) blomster
 34 Han [vet hvilke]
 39 (Ja) igaar

Page 111, ligne 2 + Det er ungdom, det !
 3-4 men jeg kan [slaet ikke]
 4 Og jeg er [ikke søvnig heller]
 5-6 Nei, [saa gaar det alle], som kommer op [i de
 lyse sommernaetter.] (Saa var det møtet med
 barnene, du)
 6 + Man blir saa yr-vaaken
 12-13 [Fra I vaar unge], har jeg ikke sét nogen af eder
 18 ...jeg stod paa hytten [og saa dem gaa]
 19 [forat] holde sig
 22 at Rakel [slog] ut
 hun blev skraemt, (tror jeg)
 29 alle saa [bevaegede]
 33 (Gud), hvor hun
 35 et plaed [paa sig]

Page 112, ligne 1-2 [De par huser] inne
 2 + og
 3 og vi hadde reist + mange mil
 4 (öde og koldt). Dette er
 8 + nu
 8-9 [Du som engang] var
 9 — (aa du er et vidne mot dig selv ! — Ti stille !)
 10 [Nu ja, jeg vét jo ikke], hvor
 12 Hvorfor (Klagede) ⁶⁷
 skrek du ikke, (saa jeg hörte det)
 15-16 Hvorfor skrev du [falskt ? For det har du gjort
 den hele tid, Klara ! Falskt !
 17 — Og maatte være (som det var) ¹
 22 Men du löi jo (ligefraem for at)
 31 ..var blit [det]
 34 ..Kan jeg ikke (og heller ikke ordnet).
 36 saa havde du jo ikke [tro sammen med ham] ?
 37 + Saa forunderligt ! Var det grunnen ?

Page 113, ligne 1-3 som andre maen, [der ikke har funnet graenser
 og hensyn, för de blir gift, ja, saa hadde jeg
 snart gjort modstand, det er sikkert]. Men
 2 + aa, saa havde det ingen nöd havt, — kanske !

(67) Correction au crayon. Non maintenue.

- 4 + optat av arbeide; den var blit til
 5 kaerlighed. [böiet sig in i taalmod]
 6 vaeret [vekslet] et
 7 + forekommet
 (en ukaerlighed, ikke) en scene
 8 i 25 aar. (Du skulde ha sét ham!)
 Han skinner + bestandig
 8-9 [Her er] söndag
 12 (Hvem kan modstaa slikt?)
 13-14 [Ja, mot det som er] over
 15 med det (over aevne)
 16 (Ja) det skal jeg
 37 [men gav han] ikke

- Page 114, ligne 1-2 + hvad skal jeg kalle det? — aandigt intryk?
 5 + *Hanna*. Jo, det er sant!
 15 + op igen, op igen!
 19 + som var syke
 21-22 + *Hanna*. Virkelig friske?
Klara. Aldeles friske!
 27 + Det er sant! Jeg har mange tilfaeller!
 28 + Forunderligt!

- Page 115, ligne 4 + like her ved!
 5 + og fortælle.
 om [hans navn og person: denne menighed]
 8 (Ja, menneske-slaegter tilbage) har ingen havt
 9 + det, du taler om,
 13 [Saa vilde jeg « ønske at miraklet maatte gjælle
 dig.]
 16 + Men... dog
 22 + virkelig
 23 idag. [og jeg laenges efter] de blomster
 24-25 + Efter regnet maa der vaere kommet en
 mængde.
 27 + Siden etc... klokken er.
 28 + fraem
 34 ser [de]
 36 + alle andre steder
 35 som [forbereder for] det usaedvanlige.

- Page 116, ligne 1 + af os ogsaa
 [Den] er jo
 2 + naesten
 3 og [midtsommer]
 4-5 Du [har ikke sét den?] — + om natten
 5 [er] den

- 7 og baerg (i uaenneligt skifte)
 7-8 + Fra staerkeste rød-glöd til fineste, sarteste
 gul-hvitt
 9 (bare veksler og uro.) Skönt
 10-11 + der igen..... skifte
 13-14 like (tilveirs med én gang)
 14 andre fjaell (saa ville de er)
 14-15 + Og hele Atlanter-havet bryter sig paa dem.
 16 naturligvis [af samme slags]
 17 som at [laegge]
 18 paa det andre + land
 18-19 begynne at [spille kugler paa dem fra Grönland]
 — trille [isfjaellene paa dem fra Nordpolen af]
 19-20 + Ja, du ler... snart at
 22 (Naar) han
 22-23 gav bort (hvaer eneste skilling)
 23-24 + Slik..... kristendom
 25 likesomt [spraenges og blir aapne]
 26-27 Sommetider [ser de ham i en orkan]
 28 [aeller han har] baegge
 30 til et annet [sted]
 34 + for jeg er faerdig
 35 [Hvorledes kan du holde] igen
 36 + Det kan.... jeg har
 38 + hvaer gang.... han det

- Page 117, ligne 1 + noget
 6 + naar han taler til dem
 7-8 + hvem kan annet ?
 8 afsted [allikevel da, ser du].
 9 ödelaegger [allesammen]
 10 Skönner du
 15 + aen sige i praestens stor-baat, (naegter bes-
 taemt at følge ham)
 16 + liden
 + han
 17 ++ i bakskotten
 19 + ledte efter ham og
 20 fraem [til sine syke]
 + atter i taaken
 21 [göre akkurat det samme]
 + Der var ham
 24 vaagner han (glad, sund)
 25 aldeles [uskyldig]
 25-26 + for han ...uskyldig
 28-39 + Dette med barnene etc.
 ...Nu er det forbi

Page 118, ligne 2-3 + da vel ikke
 3 + sammen
 9 *Klara*. [Saa er det. Nöjagtig saa]
 12 *Hanna*. [Men hvorledes?] Naar
 12-13 + bestandig
 18 (For de gjorde jo alle mirakler)
 19 [i andre]
 20 + Ja, slik har jeg taenkt.
 21 Men (kaere velsigne dig)
 23 + vi søsken
 24 Sang (til jeg aelskede ham)
 24-25 + Han var etc... andre
 26 ham. (Jeg beundrede hans tro.)
 26-27 [Hans tro, det var noget for ham ejendommeligt]
 31 göre [ingen ting op.]
 32 baare-tak. — Note de Björnson pour Mme C.
 Björnson : « Her skal forklares for den tyske
 oversaetter hvad baare-tak er ».

Page 119, ligne 7 + at udbrede
 8 *Klara* [Ved at vise den troendes lykke og rene
 liv. Og ved at fortsaette.] Aldrig..
 8 med (sakteste)
 9 + Hörer du : — mot alle !
 10 [deilig]
 18 i en orkan, (ham eller dit barn),
 19-20 + selv om det er det siste
 27 aen tro (paa mirakel)
 35-36 + og gi ...maennesker

Page 120, ligne 2 [reise mig (saelv) i saengen paa to — mange
 maaneder (aeller mere)]
 3 Da [skete] ogsaa
 4 mirakel (med mig)
 5 + laengre stilhed
 6 *Hanna*. [Saa du tror du behöver at sige mig det !]
 24 + Nei, at du nu er her !
 33-34 fjaell-ras [her aeller annetsteds]

Page 121, ligne 1 saa [meget]
 3 + du
 7 stöv [afsted]
 8 dagen er [tilaende-tilenne]
 8-9 nogle [bier allerede. De var saa overvaeldet af
 alle de duftströmme.]
 9 For [den ene blomst]
 10-11 og der var [tusener paa tusener.]

- 11 for sig. (Jeg kunde faa öinene fra alt dette.)
 12-13 + Aa, der er !
 15 + som, mens ...sösteren.
 18 Sang. (Nu skal jeg sige dig noget jeg laenge har
 gaat og taenkt paa.)
 19 men [nu skal du se] !
 24 saa [var det fordi jeg hadde noget i bakhaand.]
 28 hjaelpe [dig]
 + den genstridige !
 30 naar de syke (rigtig)
 30-31 + at sige, naar de kan bé.
 31 Komme (hjaem)
 34 + og bé
 35 (Og det skal bli herligt ! Ja, saa kommer de
 kanske ogsaa selv til at bé med.)
 39 + Nei, ikke för !

- Page 122, ligne 20-21 Nei, nei, nei ! [Kanske forbereder de sig nu.]
 28 i [din röst].
 35 har jeg [gjort det].
 36 + i det store.

- Page 123, ligne 2 din viljes, — [ikke sekterens.]
 8 har [givet].
 8-9 + Vi andre ...dit liv.
 13 hvad du [brukte].
 18 for stykke (i uafsladelig kjaerlighed).
 23-24 + en liten stun.

- Page 124, ligne 1 Af [dem].
 6-7 + prøve et faa
 28 Der [er]
 30 med [hovedet]
 34 ikke, (min sön).

- Page 125, ligne 17 Har I tapt [Eders tro] ?
 — [eders fars tro] ?
 — [troen] ?
 20 paa henne (og strækker henne ut).
 — Det [gaar over].
 — [Nu gaar det over].
 26 + Vaer nu staerk ! Klara ! — Se saa !
 30 + Klara, Jo.
 31-32 + Vi skulde faa taenke os om.
 36 Kunde [dette gaa til ?]
 [dette bli muligt ?]

Page 126, ligne 2 jeg [Kunde ikke andet]
 8 tviler (paa dig),
 8-10 Tag ikke fejl ...deraf, at
 18-19 + naar de ...henne,
 19 vite [det] ..
 27 + om det
 + far
 29 [Men det dur jeg heller ikke til] Jeg [mener til
 at] forhandle
 32 [Det et en annen sak, naar det kan vaere dig
 tröst].
 35 var det (egentligt)
 37-38 Rakel og jeg, [vi fant bare en eneste kristen, far,
 og det er dig].

Page 127, ligne 1 de beste (Kristne)
 3 som först [gav det ord] en kristen (til)
 5 (Börn, I gör mig skamfuld.)
 men [börn] dog!
 8-9 [noget helt] forskjelligt
 10 + Sang. Hvad mener du?
 12-13 + det paa deres sted, i deres tid
 13 (tilfaeldig) bestaaende.
 16 [for at faa det til at passe]
 18 + Sang. Er nu ikke dette straengt?
 23 + over det
 25 *Rakel*. [Nei, vi dömte ikke.]
 26 laere (og liv i regelen)
 29 hvad [var]
 [Ikke deres?]
 32-34 [*Elias*. men da maa vi faa lov til at spørge:]
 Skal alle...
 33 + Kaere far.
 37 + som
 38 forklaring [god]
 39 + altid
 store [haab].

Page 128, ligne 2 barn, (at jeg aldrig mere)
 4 [Kan] ikke [alle]
 8 Naar vi [af Jesus har laert fullkommenhedens
 hemmelighed og hele vort liv er blét et
 arbejde mod den], —
 11 saaledes [forstaar]
 12-14 + Nei, vaer ikke ...De andre — enten
 14-15 saa meget af, [at de kan ta det naturlig sammen
 med alt det annet; aeller de

- 16 + Ja, det er ordet.
 17 ordet. (De virkede uhyggeligt.)
 20 idag (aefter to tusen aar),
 + vel
 21-22 + *Sang*. Var det.. mere bli kvit.
 23 Vi fulgte [dem] — + i historien
 26 + far
 27 + *Sang*. Jeg vét det, börn.
 30 + en tid
 hvori (alle)
 35 + umaadelig gammel
 39 hvad viser (saa)

- Page 129, ligne 1-2 + Ak... forkynnerne..
 3-4 sige, [hvorledes jeg blev en kristen].
 5 alle [vanskelige sted].
 14 + tro
 16 mig (sely, siger jeg det).
 26-28 saa höjt [og har holdt paa i mer aen faem og
 tyve aar, saa falder ogsaa jeg ner og i tvil.]
 24 mig det, (for at vække os allesammen.)
 32 + hvaer gang
 33 Knaeler hos henne
 37-38 [Deres] forret

- Page 130, ligne 1 + Du trofaste, du taalmodige !
 3 + Ja, for at prøve det !
 + börn
 8 + denne gang
 9 + haerre
 12 + Hun ligger ubevaegelig.
 16 + at be for mor.
 19 [Dette er tro; dette er tro]
 20 gaa in (i kirken. — *Ut. Han gaar saa stille, saa
 stille !*)
 27 ikke ut. (Faller i graat).
 28 svarer + mig
 30 + *Hanna*. Stille, Rakel !
 32 men daempet

- Page 131, ligne 1-4 + *Rakel*. Jeg maa... Hun knaeler.
 9 + sortner
 17 [Den] staar.
 22 (Aa) Elias ! (Aa) mor — ?
 23 (Men börn dog !) Hun sover !

DEUXIEME ACTE

Scènes 1-3, avant dernier état.

ANNEN HANDLING

En tømmer-stue. I bak-grunnen dør ut til en aapen sval. Døren er vidaapen. Vi ser ut i et trangt landskap, staengt af et brat fjæld. Paa höire væg, dør. Paa venstre, et stort vindu.

Helt ned mot venstre en sofa og foran det et bord, hvorpaa nogle böker. Stoler langs væggene.

FÖRSTE MÖTE

ELIAS. — *Kommer in fra svalen, snar, urolig. Han gaar i laerredsbukser og paa lette sko. Oventil alene skjorten. Ikke hue paa Han stanser, gaar til vinduet og lytter. Vi hörer tydeligt, men fjaernt, en salme sunget af en mans röst. Han er staerkt grepet.*

RAKEL. — *Kommer sagte in ad døren til höire, som hun lukker æfter sig Hennes bror gör taegn at kun skal stanse og höre.*

RAKEL. — *som ogsaa gripes, siger sagte :*

Lad mig aapne dørene in til mor.

ELIAS. — *sagte. Har da mor vaagnet ?*

RAKEL. — *Nei; men far hörer hun nok.*

forsvinder til höire, kommer igaen og lar døren staa aapen æfter sig; siger saa :

Hun smilte.

ELIAS. — *Aa, Rakel !*

RAKEL. — Elias !

ELIAS. — Sig intet; — jeg taaler det ikke !

Staerkt bevaaget

Sangen slutter.

RAKEL. — Han begynder nok snart igaen. — Han synger ofte idag.

ELIAS. — Men luk dørene saa laenge. Jeg har saa meget et fortaelle dig, Rakel.

RAKEL. — *gaar sagte ut til højre; kommer igaen og lukker æfter sig.*
Se saa !

ELIAS. — Ser du alle disse folk, som er kommet ?

RAKEL. — Ja.

ELIAS. — Og der kommer bestandig flere, milevidt ifra. Og nu netop kom...

RAKEL. — *afbrytende* Men da 'skulde du gaa annerledes' klaedt !

ELIAS. — Jeg taaler ikke klaeder !

RAKEL. — Du taaler ikke ?

ELIAS. — De braenner mig. Og saa har jeg en trang... ja, som, til aa gaa gaennem luften.

Jeg kan ikke beskrive dig det; men stundom synes jeg at jeg maatte kunne det.

Naar du aeller nogen taler til mig, synes jeg undertiden, det gaar paa vers. Og stundom igaen hører jeg bare lyden, ikke meningen. For jeg hører samtidig noget (annet) som ikke tales.

Der gaar han ! Der gaar han !

RAKEL. — Hvaem ? Han der ?

ELIAS. — Det er ham ! Ja, det er ham, som de *bar* hid imorges, og nu *gaar* han; der ser du ham ! Da far begynte at synge inne i kirken, da reste han sig bent op (og gik derfra).

Der ser du ham ! — Tvilér du saa paa, at mor ogsaa vil reise sig ? Far (Han) sa selv, det vilde vare, men reise sig vil hun !

Aa, kunde ogsaa jeg faa naade til at sone og vidne !... Jeg föler en kraft, som var der intet mere umuligt iblant os. Men naar det skal vare saa laenge for far, bare (for) fordi han havde en forbigaaende tvil midt i stor tro... hvor (hvad) maa saa ikke jeg (vente mig) finne mig i at vaente ? Og det skal jeg ! Det skal jeg ! Men i min fölelse er det, som kunde jeg idag ! Som om jeg uskadt kunde styrte mig midt ut i den störste fare !

Bliv ikke raed, Rakel; her er jo ingen ! (her er usigelig fred og)

RAKEL. — Hvis du som jeg vilde sitte stundimellem inne hos mor, saa blev du roligere.

ELIAS. — Nei, det kan jeg ikke ! Jeg maa vaere, hvor de andre er, midt i det !

[For der er en bevaegelse] Og netop nu; for nu er der en stor bevaegelse derute, naetop nu — det var hvad

(RAKEL. — Men ved kirken staar jo alle stille ?

ELIAS. — Ved kirken, ja.

Naetop nu... det var, hvad) jeg kôm for at fortælle dig ! — naetop nu kom missions-skibet in til os.

RAKEL. — Missions-skibet ?

ELIAS. — Det ligger paa fjorden ! Alle østenfra til det store missions-möte i byen har leiet et svaert dampskib. Nu ligger det ute paa fjorden her.

RAKEL. — Her ?

ELIAS. — Her !

RAKEL. — Men hvorfor kommer det hid ?

[ELIAS. — Miraklet, Rakel ! Da vore ombud, — du vét, pastor Kröjer og én til — kom ombord ute ved anlöps-stedet og fortalte hvad her naetop var haendt.]

ELIAS. — Miraklet, Rakel ! Da vore ombud kom ombord, — du vét, pastor Kröjer og en til —,

RAKEL. — Ja.

ELIAS. — da de kom ombord ute ved anlöps-stedet ved havet, og fortalte hvad her naetop var haendt, da vilde ikke en eneste laegman videre; men hid. De vilde ikke til missions-mötet, för de havde vaeret her. Bispen og praesterne bad dem holde ord og aftale; dette er jo en stor omvei. Men de vilde hid.

Og de andre matte gi æfter, saa nu er de her.

RAKEL. — Praesterne ogsaa ?

ELIAS. — Baade bispen og praesterne. (Paa missions-mötet maa de vaente saa laenge; dette er jo en stor omvei). De landsaettes naetop. Flere baater har rodd for at hjaelpe til.

RAKEL. — Men de ved kirken forstyrres ikke af noget. Ser du dem ? Idag har far faat hjaelp. Herregud, jeg kaenner naesten hvaer en igaen. *Hun faller i graat.*

ELIAS. — Du skulde gaa bort i lundene med mig et öjeblik og höre laegpraedikanterne der tale til folket, de som far i gamle dage har sendt ut. De taler derborte i lundene for ikke at forstyrre far. Saa gaar folket af og til der. Mellem kirken og lundene. Kom ! Aa kom med !

RAKEL. — Nei, jeg taaler ikke at vaere sammen med fraemmøde idag. — Se der, du ? Det maa vaere dem son kommer !

(ELIAS. — Missions-følget)

ELIAS. — Fra missions-skibet ? Ja. Der er de ! De ordner sig. Ser du ?

RAKEL. — Markerne sortner af folk.

ELIAS. — De vil komme samlet. Nei, det blir vakert.

I det samme, høres noget fjaernt et staerkt, ordnet manskor istaemme en lov-sang. De to søsken staar en stun og ser paa hverandre, faller saa i hverandres armer. Da stanser sangen pludselig.

ELIAS. — Hvad betyr det ? Hvad er haendt ?

Begge til vinduet igaen.

RAKEL. — Det var dem der, som nu vender tilbake til kirken, som har sprunget mot dem forat be dem ikke forstyrre far !

ELIAS. — Ja, det er det ! Naturligvis ! Hans gamle vaenner passer paa. — Tror du far blev forstyrret af det ? Tror du han hørte det ?

RAKEL. — Hvis han hørte det, saa trodde han vael det var oventil at det sang... Han vet intet om nogen utenfor. — Men den har da vel ikke forstyrret mor ? Noget saa fraemmed ?

ELIAS. — Jeg tror, du bør se aefter, Raket.

RAKEL. — *gaar nu til høire; kommer snart igaen og lar døren staa aapen aefter sig.*

Nei, hun sover. — Se, Elias.

Han kommer. De staar bægge og ser in.

ELIAS. — Hvor er hun deilig !

RAKEL. — Hun er det vaerd. Hanna forlater haenne ikke mer. (*De nikker.*) Jo, vi er her ! (*De nikker in bægge-to.*)

ELIAS. — Vi maa se dem komme da !

RAKEL. — Ja. *De gaar til vinduet igaen.*

ELIAS. — De har spredt sig.

RAKEL. — Det er for ikke et göre stöi. De kommer i flokke.

ELIAS. — Og der kommer en like mot os, like mot huset !

RAKEL. — Hys ! *Hun drar broderen fra vinduet.*

ELIAS. — Hvad er det ?

RAKEL. — Der er nogen like under vinduet. Han stod og stirrede in. Nei, se ikke ut ! Der var noget saa underligt over ham, blek, fraemed.

ELIAS. — En man, som har en frakke, der er knappet helt op ?

RAKEL. — Ja.

ELIAS. — Han har gaat her like siden igaar. Men der er ikke en, som kaenner ham. —

Jo, de kommer like hid; de baerer noget; de vil vist in her.

RAKEL. — Men skal de da det ? Saa mange men ?

ELIAS. — Aa, naar begge dørene er lukket, saa ? —

RAKEL. — Jeg skal lukke dem. Men saa gaar jeg in med det samme. Jeg taaler ikke at tale med nogen fraemmed. *Hun gaar.*

ELIAS. — Nei, jeg skal ta imød dem og sige dig, hvad det er. Jeg skal varsku, naar du kan komme ut igaen.

RAKEL. — *I døren.* Ja.

Hun lukker aefter sig.

TREDJE MOTE

FLERE MAEN. — *Kommer langsomt. De kommer med udaekkede hoveder, og nu (tar de) løfter de af et tykt klaede, flere ganger viklet om et kors, som en af dem baerer. En af mænnene traeder derpaa et skridt fraem.*

MANDEN. — Vi er nogen haandvaerkere som har gjort dette korset til missionen. Men nu har vi kommet paa de tanker at praesten Sang skal ha det. Det er ikke nogen stor gave. Men skulde han ha bruk for os selv, saa er der nok ikke en af os, som ikke gaerne vil vaere, hvor han er.

ELIAS. — Jeg takker for min far.

MANDEN. — Aa, det er vist ikke at takke for. Vidste folk rundtom i landet hvad han alt sammen har gjort, saa var det nok ikke mange kristne som ikke sa det samme.

ELIAS. — I har hört om ham för I kom hid ?

MANDEN. — Ofte. Men idag kom der to ombord herfra. Den ene var aenda en praest.

ELIAS. — Ja, Kröjer.

MANDEN. — Jeg ved ikke, hvad han heter; han syntes at ha daarlig helse.

ELIAS. — Ja, det er Kröjer.

MANDEN. — Han og den andre, de fortalte. Og det er saa rart med det: de hadde sét det selv, de.

ELIAS. — Her er der mange nok, som har sét det selv. — Jeg tror jeg haenger korset over døren? Der har haengt ét der før.

MANDEN. — Kvaeldsolen faller paa vaeggen, ser jeg. Og korset er gjort slik at naar solen faller paa det, saa skinner det. Det skinner meget staerkt ogsaa.

ELIAS. — Men det vil jeg se!

Haenger det op.

(MANDEN. — Aa ja, det passer at korset skinner her i huset. Men naar en ikke vét det, blir en naesten raed.)

MANDEN. — Det er gjort for (de omvaendte) hedningerne i de vilde lande; de er jo likesom barn, de.

ELIAS. — *Idet han stiger ned.*

Min far kan siden haenge det hvor han vil.

DEN UKAENTE MAN. — *som de hadde sét under vinduet staar nu i døren og traeder frem til Elias.*

Faar jeg se Deres mor?

ELIAS. — Hvem er De?

DEN UKAENTE. — Kan ikke det vaere det samme?

Faar jeg se Deres mor?

ELIAS. Hvorfor?

DEN UKAENTE. — Har Herren besøgt henne, maa det vaere stort at se henne. Har miraklet rørt henne, ja, da er det for mig en livs-sag.

ELIAS. — Jeg har sét Dem her siden igaar.

DEN UKAENTE. Og bér om det först idag, mener De?

Jeg har ikke sét en eneste fraemmed gaa in her, før nu.

MANDEN. — Kanske vi skulde ikke ha gjort det, vi heller?

DEN UKAENTE. — (Jeg er-har-er kommet) Jeg er meget langveis fra. Har kommet bare for at finne Deres far.

ELIAS. — De skal faa se henne. — Vaent lidt.

Han gaar sagte in til høire; kommer ut igaen, vinker.

DEN UKAENTE. — gaar frem og ser in, drages naermere og naermere og vil öiensynlig, uten saelv at vite det, gaa helt in, da Elias laegger haanden paa hans skulder. Han farer sammen, og bevaaget gaar han derfra ut. De andre gaar sagte ut aefter ham, en aefter en. (ELIAS stanser den siste og peker ut: Kaente De [den man] ham? MANDEN. Nei. Ut.)

ELIAS. — *Gaar tilbake (lukker) og in til høire.*

? MOTE

KRÖJER. — *Staar i rummet, da Elias kommer ut igaen og staenger aefter sig.*

Elias !

ELIAS. — Kröjer !

Han gaar mot ham og tar bægge hans haender.

Du kom snart tilbake !

KRÖJER. — Ja du [kaenner til det] vét hvorfor. *Elias nikker.* Og her er alt ved det gamle ? (hörer jeg ?)

ELIAS. — Ja, Han har sunget stundimellem idag.

KRÖJER. — Jeg har hørt [det] dem sige det.

ELIAS. — Hvaer gang har vi sat dörene op til mor.

KRÖJER. — Men nu maa vi faa laane dagligstuen her en stun.

ELIAS. — Hvaem ?

KRÖJER. — Biskoppen og praesterne.

ELIAS. — De ! Hvortil ?

KRÖJER. — De har trang til at overlaegge, hvorledes de skal forholde sig til det, som her sker.

ELIAS. — Overlaegge !

KRÖJER. — Nu, ja, — vi professionister, vi af praekehaandvaerket, vi tar jo naturligvis sligt koldere aen annet folk, skönner du. — Men lad os ikke dömmе ! Enhver faar ha sin frihed. Og disse traenger til at overlaegge.

ELIAS. — Selv om de intet annet sted här, hvor de er sikre paa at vaere alene, — saa maa du dog inrömme mig, Kröjer, at (det er ligesom) (at gir vi dem stuen her, da kiler vi likesom noget fraemmed in maellem far og mor; oveniköpet en tvil.)

Dagligstuen her — ?

KRÖJER. — Ja, hvorfor ikke den ? Din mor ligger jo ikke i naeste rum ? Vi kan staenge bægge döre !

ELIAS. — (Ja.) (Nei.) Men det vilde dog vaere at kile noget fraemmed in maellem far og mor. [Og naar han sang] Og hvis han synger igaen, saa kan vi ikke aapne til mor ?

KRÖJER. — (Synger han, skal vi gaa ut.)

Hvad tror du, din far aeller din mor vilde ha svaret ?

ELIAS. — Ubetinget ja. Du har raet ! De skal ha stuen. — Men lad mig slippe for at sige dem det.

Jeg kan ikke möte nogen som ikke tror paa far.

KRÖJER. — Jeg skal besörge det. — Der er lukket hos din mor ?

ELIAS. — Ja.

KRÖJER. — Saa lukker jeg vinduet her, og dören ogsaa, naar de andre [er] [har kommet in] er her.

ELIAS. — Ja, lad dem bare lukke sig inne ! Jeg vil ut. Jeg traenger til samfölelse med dem, som tror.

For denne dag bestaemmer over mit liv.

KRÖJER. — (Gud ske lov for det !) *De gaar sammen opover.* Det taenkte jeg nok, kaere Elias !

ELIAS. — Jeg glaeder mig til at faa tale med dig (dig igaen, Kröjer). Men idag staar annet for. — Stundom er det som far roper (paa mig. Og.

KRÖJER. — Kanske gör han det ogsaa.

ELIAS. — Aa, gud, ja !) paa mig. Og da vét jeg ikke hvor jeg skal hen ! For jeg tör jo ikke bryte in til ham. Og annet er her ikke heller. Men den dag kommer vael, at ogsaa jeg blir brukt.

Han gaar ut til höire; den annen til vaenstre.

DEUXIEME ACTE (suite) ⁶⁸

- Page 138, ligne 15 [kounde]
 20 + endelig
 25 + idag
 28 ikke tror (för man selv oplever det)
 33 (JENSEN. Det maa vaere fordi vi er i rypernes
 land...)
 35-36 (BISPEN. Som sagt, vi gör en komisk figur.)
- Page 139, ligne 1 uundgaaelige [og ta fat. Lad os saette os !]
 9 aeller [motlaegge] — (saa glider det nok over)
 17-32 [BISPEN. Hvad skal vi svare, naar man spør os ?
 Ti alle ombord vil nu have praesternes mening.
 Naar vi kommer fraem til mötet, vil ogssa alie
 der ha praesternes mening. Det bli ansvarsfuld
 for kirken, enten vi er med aeller mot ! — Hvad
 er det, kaere Kröjer ?
 KRÖJER *som holder Bratt tilbage*. Tillad mig i al
 aerbödighed : aenten tror vi paa miraklet og
 handler deraefter; aeller vi tror ikke paa det
 og handler deraefter.
 BISPEN. Hm ? Der er et tredje, min unge vaen !
 PRAESTERNE *mumlende maellem sig*. Der er et
 tredje ! Saendelig, der er et tredje !

(68) Pour les pages 132-138, jusqu'à la ligne 10, nous renvoyons aux pages qu'on vient de lire; cet avant-dernier état du texte a subi les remaniements que l'on constate dans le texte définitif et qu'il est inutile de reproduire ici. Signalons seulement :

P. 132, l. 4-5, l'addition faite après la suppression de la scène des ouvriers : *over døren mot svalen er et gyllent krusifiks inne i et kors hvori der er et glas-laag*.

P. 132, 22 à p. 134, 24, le passage le plus remanié, et p. 134, 25 à 135, 35, l'addition capitale, la conversation d'Elias et de Rakel sur le miracle.

BISPEN. De fleste vet vist ikke, om de skal tro paa det aeller ej, — og det tør vaere de fleste. PRAESTERNE *mumlende maellem sig*. Og det tør varre de fleste. Ja, det tør vaere de fleste.

KRÖJER. Men saa gaeller det at skaffe en overbevisning !

BISPEN. Jo aeldre, jo mere erfaren man blir, jo vanskeligere danner man sig en overbevisning, isaer om det overnaturligere; desto varsommere er man med at bekaenne den. Desuten : tiden tillader os det ikke. Og selv om det gjorde ? Saet overbevisningerne blev hinanden modsatte ? Hvorledes vilde det tage sig ud i denne tvilens tid, om praesteskabet gav sig til at strides om, hvorvidt der virkedes mirakler aeller ej etsteds oppe i Nordlandene ?

Bratt vil atter tale; men Kröjer holder ham tilbage.

BISPEN. Jer ser etc.

- 18 vil man [det samme der.]
- 21 eller [man] tror
- 29 tillade [at vi forsökte at komme til en fast overbevisning]
- saet vi kom [til to]

- Page 140, ligne 4 [oudgi-ive]
- 28 [BRATT. Det er det, som alle kristne...]
- BISPEN. Bratt, du har ikke ordet !]
- 29 + Hvaert aenkelt mirakel maatte undersökes
- 38 (aandigere)

- Page 141, ligne 16 + derved
- 19 i (os)
- 21 här taenkt ! (Tak, min unge vaen ! Tak !)
- 29 den syke [ved vor side, jeg mener den som ligger derinnenfore.]

- Page 142, ligne 1 stor by (og som slotspraest tillike)
- 8 [op] i fölelsernes
- 12 de egennyttige. (I denne fejl maa den luterske kirke ikke henfalle. Dens mandige tradition maa ogsaa her opretholdes).

- 14 [latter]. En...
 15 [latteren] stiger
 17 + én efter én
 18 smitte [i den sygdom]
 23 sundt (alleveagne).
 26 + en god man
 27 [slaet ikke som hans ord og hans maate]
 31 + og smitter alle ved sin tro.
 — den unge (klare)
 32 + som pleier den gamle.
 33 + som vakte henne
 + saelv, og mange med mig (da det blev gjort).
 40 + de kommer kanske herin

- Page 143, ligne 1 + skönt det gaar langsomt
 vil (hid for at) se.
 2 vakte, (saa praestens bön var staerkere aen skre-
 den)
 3 + Men se nu I...
 5 aasyn. (Tal til dem i menigheden, som var tils-
 tede, da hun blev vakt; [de er her] nogle af
 dem er her.)
 — (Tal til dem i sandhedens navn og I vil faa san-
 dheden at vite).
 8 for at [spotte]
 9 + oppe
 10 + aen jeg — + her
 — afkall (likeoverfor miraklet)
 11-12 ++ hvilke bortfortolkninger [dette har skabt].
 13-14 + uten mot til at bé om [det] underet
 15 + har det og ! (Jeg kaenner det.)
 16-17 ja, [viste I] at
 18 vilkaar [blev opfyldt], (fuldt ud opfyldt)
 19 + aellers
 20 I gav jer [helt] hen
 22 bevaegelse (blant dem), isaer [hos]
 26-27 og vi [tilstaar]
 27-28 sandheden ! (Da kan en ogsaa göre skaebne-svan-
 gre opdagelser. F. e. den :) hvad [blir] er igaen
 28 + nu

- 30 Her er (utenfor)
 34 aerbødig
 36 Alene. (Saadant kan en se alene. — Jeg har taenkt
 det hele veien).
 38 + Her er det ansigt til ansigt
 40-41 + Da nejer... atter in,
 41 + Vender sig [for at gaa].

- Page 144, ligne 2 + Og sov som et barn.
 3 Aa, hvor det lyser op !
 9 fra højre (og lukker aefter sig)
 11 *Han gaar (og lukker døren aefter sig).*
 + *fraemdeles stille.*
 14 Der er (som) et
 15 [Der staar gaenskin af] de maennesker
 17 (Det har truffet eder, I har et öieblik (vaeret)
 staat innenfor aande-ringen.
 Skal vi saa rykke sammen igaen, forat jeg
 kan sige, hvad der er igaen af kristendommen,
 siden kirken har tapt underet ?... At vi kan
 tale om hvad der er innenfor og utenfor den ?)
 Lad os osv..
 18 + *samler sig*
 22 [Selvfølgelig] er det
 24 omvendelse, (den er uten krampe, og stiller sig
 ikke tilskue),
 25 [Men] i tidens
 26 hvad er den ? (Tror I den er)
 33 + Det er sant.
 Uten det (men uten denne form for følelse, —
 denne trygge følelse —, det er sant).
 38-39 (De tier ? Skal jeg svare for Dem ? Nei !)

- Page 145, ligne 6 + For mig er den
 7 + Hvis ikke
 16 BISPEN. (Tak, kaere Kröjer)
 19 + *uten at lukke den*
 — *fra svalen (da praesterne satte sig, og han lukkede*
den ikke aefter sig. Han vilde gaa igaen; men
droges til. Han har skridtvis naermet sig og
öiensynlig uten at vite det og uten at bli sét, idet

han holdt sig langs høire vaeg; for ham som hadde ordet — af ingen annen grun aen den at — ham han hørte paa — Krøjer stod mere til høire aen til vaenstre).

- 22 er det [dig] ?
 24-25 NOGLE. Ja, det er Bratt.
 33 + og jeg hørte klokkeklngen.
 36 og gaa. (Jeg har sét det ! — Og nu har jeg hørt ham der tale om, hvad kristendom [var] er for noget.) Maa jeg..
 37-38 Naturligvis. (Det vil vaere os saerdeles kaert. De fleste av os har vist ikke...
 BRATT. Nei ! nei ! nei ! Jeg er) For jeg er...
 39 brødre ! (Derfor maa jeg forklare mig.)

- Page 146, ligne 1 + BISPEN. Tal, kaere !
 3 miraklet (jeg ser) ?
 5 faa de [miraklet].
 6 mirakel-steder [vaerden rundt] [Europa rundt].
 6-13 Europa, (til jeg nu staar her).
 [Her er troen større og enfoldigere. Det har tat mig med overnaturlig magt, hvad jeg her har sét. Og i naeste öieblik, tvilen. Se, dette er min forbannelse. Jeg har paadraget mig den og böjer mig under som retfaerdigt.
 For i syv aar, har jeg som praest lovet den troende miraklet, lovet ham det, fordi det stod saa, men dette fordi jeg selv rigtig trodde det. For jeg saa det jo ikke ! — Men jeg har ikke sét det. I syv aar !]
 I syv aar etc.
 14 + derfor ogsaa
 19 [det annet].
 25 inløst ? (Likesom löftet om miraklernes mirakel; tusenaars riket ?)
 30 + stigende
 35 der ser (det).
 36 maa til, (forat noget kan kaldes et mirakel) !
 37 Altsaa et (slikt) mirakel, [som] gör alle + dem,

- Page 147, ligne 1-2 + af vore dager
 2 som en (udannet)
 6 at den [vanskeligere kan vinnes].

- 13 + som... + for familie
- 18 + *stor bevaegelse blant præsterne.*
- 22 + selv... + — lovet
- 36 + præst
som ikke [vet]

- Page 148, ligne 3 millionerne [styrtende] [ilende]
- 13 kom aefter (og snart var foran alle andre nae-top de man tror er de siste), de dype...
+ de först, hvis sandheds-trang er störst,
 - 14 de höie aander (ti deres sandheds-trang er den störste).
 - 16 mangler (dem).
 - 22-24 pantet ! [Vis dem, at forkynnelsen er sand; ti den, som tror paa den, han kan göre det over-naturlige ! Vis dem det ! Saa tror de ogsaa, hvad de ikke ser.]
 - 23 er sand ! (og pantet er miraklet).
 - 25 fra först af. (Saaledes blev der fra först af lovet).
 - 28 alle [deres]
 - 29-30 (min personlige erfaring er den forfaerdelige.)
 - 30 er [sandhed for alle]
 - 31 mangler (— den ene religion som den andre.)
mangler (saalaenge miraklet ikke er der).
 - 32-33 ++ Men det er det jeg söker ! For det er lovet !
Aa, gud, min gud !...

- Page 149, ligne 2-5 bönfalle [om miraklet. Er dette ikke her, kan det ikke vaere. Denne man er jo mer aen alle andre maen ! Han er det skönneste jorden bærer ! Og en slik tro har jeg aldrig sét. Og en slik tro paa hans tro har jeg haeller aldrig sét.]
- 7 BRATT. [Og det er forstaaligt].
 - 7-8 Han hadde [formue, da han kom hit, en betydelig formue].
 - 9 hjælp, (legemlig aeller aandelig.)
 - 12 ogsaa [os]
 - 15 + Den maa virke under !
 - 18 paa [hans gaerning]
har gjort. (Jeg burde ha havt aerbödighed.)
 - 26 + der

28-38 1^{er} état :

BRATT. Det er intet ! — Men vaer vis paa, at möter miraklet, da er tusener tilstede ved det mötet, som vi ikke ser.

Vaer viss paa det !

Men saet at ogsaa vi skulde faa vaere med til den herlighed om hvilken der er skrevet) og se og opleve « at alle, som saa, trodde ».

Det störste paa jorden, det skulde vi saa vaere vidner til !

2^e état :

BRATT. Det er intet !

Men vaer vis paa, at möter miraklet, da er tusener tilstede ved det mötet, som vi ikke ser.

Men hvad rörer det os, — bare *vi* faar vaere med ! Faar se det og opleve det, at « alle som saa, de trodde » !

Det förste paa jorden, det skulde vi faa vaere vidner til, du, du, jeg ?

Da er der samtidig med os brödre, saa skröpelige, saa litet troende, saa ukaerlige —
ALLE. Ja.

- Page 150, ligne 7 det [tokes]
 10 *Flere.* (reiser sig)
 18 ++ Fordi det maa vaere her, hvis det er.
 20 ++ kunne
 20-21 [Ellers er der ikke tro paa jorden. For] troen
 22 ++ ALLE. Den kan, den kan !
 23 ++ BRATT.
 [saa er] det hele
 24 [Da er]
 34 + dog

- Page 151, ligne 4 ELIAS. [Dette vil jeg sige].
 9 Men [der er]
 13-14 (SANG. *fra kirken*)
 17 + Han vét det !
 18 [*Under sangen*] kommer
 19 *Stanser.* [*Haenderne utstrakte*]
 20 + svarer

- 23 [Der er] far
 24 [SANG. *Utenfor, stærk og klar*]
 27 + *med*
 32 *mot [henne]*.
 34 *svalen [full]*
 42 [*Han*] *Staar*
 + *idet han*
 45 *undersöker (videre)*

Page 152, ligne 3 + *Han tar sig til hjaertet*
 5 *forældrene (stirrende)*
 9 *vedblir (at ringe)*.
 (Slut)

Den 30 august 1883, Paris.)

Vu, le 20 juillet 1932.

*Le Doyen de la Faculté des Lettres
 de l'Université de Paris,*

H. DELACROIX.

Vu et Permis d'Imprimer,
Le Recteur de l'Académie de Paris,
 S. CHARLÉTY.

TABLE DES MATIERES

Introduction.

1. — *La question du miracle.* — Un épisode « miraculeux ». — Comment se pose la question du miracle. — Rasmus Nielsen et la « réalité spirituelle de miracle ». — Evolution de Björnson. — *Vis-Knut.* — Positivisme, critique biblique et science. — L'épisode supprimé. — Un aspect du drame 7
2. — *Vers la simplicité classique.* — Remarques sur la technique du drame. — Scènes remaniées. — Exemples 22
3. — *Remarques sur le style.* — Limites entre lesquelles il se meut. — Exemples. — Définition. — Le style et le rythme du drame 37

Texte des dernières corrections.

Premier acte	57
Deuxième acte : scènes 1-3, avant-dernier état	66
Deuxième acte (suite)	74

